

« Nous vivons la fin des Grands Récits ! ». Vraiment ?

Par Georges Gastaud, mars 2021

« Postmodernisme » blasé et contre-révolution antisoviétique - Dans les dernières décennies, le « postmodernisme », version blasée du vieil anti-progressisme contre-révolutionnaire du XIX^{ème} siècle, a dominé sous différentes formes la scène idéologique française et occidentale. Inutile de dire que ce courant, avant-gardiste en paroles mais incurablement réactionnaire en pratique, s'est considérablement trouvé renforcé par la défaite historique qu'a subie, au décours des années 1980-1990, la première expérience socialiste mondiale issue d'Octobre 17, celle-ci se révélant de moins en moins capable d'encaisser à la longue les assauts conjoints et croissants du révisionnisme interne (la soi-disant « pérestroïka ») et des croisades antisoviétiques menées par le bloc euro-atlantique sur fond de croisades anticommunistes mondiales et de course exacerbée aux missiles nucléaires. Comme les idéologues antimarxistes n'en sont pas à une contradiction logique près, on les a alors vu célébrer en fanfare, eux les contempteurs blasés du *Progrès guidant les peuples*..., la « mort du communisme », la « fin de l'histoire » et la Parousie de la Sainte-Trinité... post-postmoderne : celle que sont censés composer l'Etat de droit, la « Démocratie libérale » et l'« économie de marché ouverte sur le monde où la concurrence est libre et non faussée » (Maëstricht)... Inutile de dire que ces fadaïses ont très vite été broyées par la poigne d'acier des réalités géopolitiques : car la défaite provisoire du communisme *historique* ne pouvait aucunement empêcher, bien au contraire, les conflits inter-impérialistes mondiaux de se durcir, l'antagonisme planétaire Capital-Travail de s'aggraver, la « construction » euro-atlantique de révéler sa nature antipopulaire et... la quête humaine inextinguible d'une issue au malheur social de prendre provisoirement la forme, fût-elle quelque peu suicidaire, de l'identitarisme (supra-)nationaliste et ethnico-intégriste. Dès 2002, l'effondrement ciblé des Tours jumelles new-yorkaises a manifesté la « vérité » profonde, au sens hégélien du mot, de la si « festive » *Chute du Mur de Berlin*, nom de code médiatique attribué à l'annexion par l'UE berlinoise enchâssée dans l'OTAN de l'ex-Europe socialiste issue de la victoire soviétique sur le III^{ème} Reich. Ainsi fut occupé le terrain sociopolitique et socioculturel délaissé par feu le camp socialiste, par les luttes anti-impérialistes des années 1950/1980 et par le Mouvement communiste international éparpillé et désorienté par sa défaite...

Nihilisme postmoderne et « retour du religieux » : les deux font la paire ! - Cette situation historique délétère a provisoirement laissé le camp mondial de l'émancipation sociale « K-O debout », tout en favorisant l'avènement d'une idéologie bifrons qui structure en profondeur le champ idéologique contemporain de ce qu'Engels, Lénine, puis Gramsci, ont appelé les « conceptions du monde ». A l'usage des milieux intellectuels soi-disant « avertis », l'idéologie bourgeoise a ainsi façonné la conception profondément nihiliste et pseudo-matérialiste selon laquelle la notion de progrès – de l'histoire, mais aussi de la nature –, et partant, l'idée même d'un *sens* (de l'histoire, de la nature, de la vie...) ne sauraient être n'est que grossières illusions métaphysiques : foin de ces « grands récits » obsolètes qui, au XIX^{ème} siècle, en un temps où la bourgeoisie était encore partiellement démocrate, patriote, laïque et progressiste, trouvaient un fort répondant scientifique du côté de la toute jeune théorie de l'Evolution (biologique, mais aussi géologique, voire cosmologique) et de l'analyse marxiste des conditions de passage du capitalisme au socialisme-communisme. Pour les masses populaires, que l'on ne saurait sans danger social majeur abandonner trop longuement au désespoir métaphysique et à ses vertiges dangereux (pour les classes dominantes...), le discours était double : certes, les victimes de la mondialisation capitaliste se voyaient sommées d'abandonner les « Grands Récits » naifs et « pré-totalitaires » portés par les partis marxistes ; mais on ne craignait pas, bien au contraire, de tout faire aussi pour que les religions constituées, voire reconstituées, ou à défaut, pour que de nouvelles formes de religiosité battues en neige par les médias contemporains (par ex. l'« évangélisme » nord-américain...) pussent *prendre le relais du sens* auprès du « peuple » et pour que, fredonnant à nouveau à l'oreille des exploités la « *vieille chanson qui berce la misère humaine* » (Brecht), de nouvelles formes de messianisme et de millénarismes, *chrétien, musulman, hindouiste, voire païen* (culte de la *Pachamama*...), pût substituer aux rouges espérances terrestres provisoirement enfouies, l'attente apathique de la Justice céleste et/ou l'activisme fanatique de malades mentaux s'imaginant précipiter la venue du Paradis terrestre à coups d'attentats-suicides...

Comme un symptôme, la scission philosophique Garaudy/Althusser des années 60/70 - Cette idéologie bifide – *nihilisme pour les « intellectuels qui savent », religiosité et crédulité fébriles pour le « petit peuple »* – a hélas nourri le révisionnisme dans les rangs du mouvement progressiste, des rationalistes et des autres partisans des Lumières. Il n'est que d'observer la manière dont, au fil des années 1960/70, les philosophes marxistes les plus en vue au sein de la mouvance communiste, les Roger Garaudy et autre Louis Althusser, ont divergé de plus en plus l'un de l'autre tout en déviant l'un et l'autre vers des aberrations idéologiques symétriques : initialement Résistant antifasciste et porte-drapeau français du marxisme, Garaudy a fini par s'égarer dans l'islamisme militant jusqu'à porter *in fine* une forme déshonorante de négationnisme historique. Quant à Louis Althusser, il refusa, au nom d'un « antihumanisme théorique » abrupt et d'un « matérialisme historique » mâtiné de structuralisme métaphysique, toute forme d'humanisme, fût-elle fondée sur une approche scientifique, fortement dessinée par Marx pourtant, de l'idée de désaliénation. Au surplus, les deux philosophes français, à la fois camarades de parti et rivaux, ont finalement convergé à leur insu vers un même rejet final du matérialisme dialectique, de la dialectique de la nature et de toute forme d'ontologie dia-matérialiste de la nature et de l'historicité. Du même coup, cette scission métaphysique du marxisme français l'a structurellement rendu inapte à fonder ou à refonder une conception du monde (donc, de manière articulée, de la nature, de l'histoire et « de la vie ») articulant le mouvement du réel aux aspirations subjectives légitimes (morales, esthétiques, voire « eschatologiques ») et apte à concurrencer, cohérence contre cohérence, la conception du monde contre-révolutionnaire émergente qui, en tous domaines, écologique, sociopolitique, économique, éthique, esthétique, culturel en un mot, venait cimenter en un bloc historique tendanciellement obscurantiste l'hégémonie culturelle mondiale de l'oligarchie impérialiste anti-« postsoviétique ».

Pour une contre-offensive progressistes prenant appui sur les sciences - C'est pourquoi le présent blogue philosophique et théorico-politique se donne pour but, avec l'aide de tous ceux qui, philosophes, scientifiques, mais aussi artistes et militants du mouvement populaire, voudront y concourir, de reconstruire les bases dia-matérialistes de la reconquête hégémonique sans laquelle aucun parti ouvrier de classe, aucun Etat socialiste durable, ne pourront se constituer, vaincre et se consolider. Pour cela il faut travailler selon trois axes principaux – comme nous l'avons tenté dans Lumières communes :

! D'une part, la *remise en chantier offensive de la philosophie marxiste dans toutes ses composantes* : matérialisme historique certes, mais aussi, à contre-courant du « marxisme universitaire » dominant, matérialisme dialectique, dialectique de la nature et ontologie dia-matérialiste, théorie matérialiste de la connaissance, chantier toujours ouvert de la classification des sciences, et aussi bien sûr, théorie politique marxiste, éthique du communisme, esthétique, voire théorie de ce que nous avons appelé la « sagesse de la révolution »

! D'autre part, le travail de *défrichage philosophique du mouvement d'ensemble des sciences contemporaines* au fil duquel se dessine objectivement et de manière aussi démonstrative qu'empiriquement ramifiée, en cosmologie, en physique fondamentale et en astrophysique/astrochimie, mais aussi en biologie/planétologie/cométologie et en anthropologie, les bases « en pointillés » (de moins en moins espacés et de manière de plus en plus instruite...) d'un *nouveau grand récit*. Celui-ci nous montre comment émerge, à l'occasion d'une nouvelle gigantomachie confrontant les forces entropiques du chaos à celles de l'auto-organisation de niveaux croissants de complexité et d'autonomies au moins possibles, un *sens au moins possible de la nature et de l'histoire*, voire de l'évolution biologique, *qui n'a besoin ni d'un Superviseur transcendant, ni d'une « finalité » pré-dessinée... et prétendument prédestinatrice !*

Le quitte ou double anti-exterministe du sens – Il est devenu impossible de tomber ou de retomber dans une forme de confiance naïve et quasi-mystique de foi dans « *les lendemains qui chantent* » et en un optimisme historique naïf que la contre-révolution des années 1980 a du moins eu le mérite d'invalider de manière quasi expérimentale. Si à travers le devenir cosmique, une forme de sens hésitant, puis de plus en plus affirmé, se dessine *au finish*, cent fois rabattu et cent une fois reconstitué, ce n'est jamais là qu'un sens *possible* et *latent* qu'il revient à l'homme (ainsi qu'aux autres espèces pensantes existant peut-être ailleurs dans l'Univers) de faire passer de la puissance à l'acte par son propre engagement technique et militant : ce que Fidel Castro a su résumer en un mot d'ordre maximale synthétique et dont il faut entendre, non seulement les accents héroïques évidents, mais aussi la portée foncièrement anti-exterministe : « *le socialisme ou mourir, nous vaincrons !* ». C'est ici qu'intervient notamment notre *critique de l'exterminisme* propre au capitalisme-impérialisme décadent et c'est par elle – pas seulement d'ailleurs – que s'effectue centralement le passage rationnellement déterminé du constat scientifique à l'agir axiologique. Certes, à chaque étape de l'auto-organisation et de la complexification du réel, une autonomie, voire une *liberté* deviennent possibles : car émergent et se détachent ainsi, pour des raisons immanentes au devenir physico-cosmique lui-même et à ses lois de développement¹, des formations matérielles de plus en plus complexes, organiquement liées en elles voire entre elles, potentiellement durables et capables de maîtriser de mieux en mieux leur environnement en s'appropriant et en reflétant en elles-mêmes les jeux de forces aveugles, potentiellement destructifs et primitivement externes. Ainsi les particules réelles sont-elles plus stables que ne sont les fugaces « particules virtuelles » émergeant du « vide quantique », de même que les noyaux d'atomes sont à la fois plus stables et plus complexes que les particules libres, de même qu'à leur tour, les atomes plus riches, ne sont plus lourds et mieux auto-protégés que les purs noyaux par leurs nuages électroniques... Et ainsi de suite des molécules chimiques aux cultures humaines en passant par les macromolécules, par les cellules vivantes et par les organismes complexes et évolutifs qui peuplent le vivant. Il faudrait en outre méditer la manière dont, parallèlement à cette complexification de l'infime, de giga-formations cosmiques se font, durent quelques millions ou milliards d'années, se défont et se refont sans cesse, galaxies et trous noirs centraux, nébuleuses, étoiles, supernovas et étoiles à neutrons, avec d'énormes effets de complexification chimique indispensables à la production ultérieure des « briques » du vivant. Cependant, qu'arriverait-il si l'homme, héritier d'abord inconscient de ce développement cosmique, venait à gâcher ce legs grandiose en se suicidant à coups de bombes nucléaires ou en sabordant son propre environnement ? Bergson parlait jadis de « mouvement rétrograde du vrai » : mais ne faudrait-il pas alors parler de *mouvement rétrograde du non-sens*, d'abolition a posteriori du sens seulement latent et vacillant dessiné par les phases antérieures du devenir cosmique, biologique et historique conçu *stricto sensu* ? Comme le dit Blaise Pascal du pécheur isolé voué au néant : « *Quelque belle que soit la comédie, le dernier acte est toujours sanglant : on jette de la terre sur la tête en en voilà pour jamais* ». Ne serait-ce pas pire encore si ce déni de sens ponctué par le suicide lent ou rapide de l'espèce était finalement perpétré par notre génération ratant, en quelque sorte l'ultime marche du sens pour avoir pensé en son cœur « *plutôt mort que rouge !* » : c'est-à-dire en clair, en langage clairement politique et de classe : plutôt l'impérialisme et le « capitalisme de la séduction » au prix de l'exterminisme que l'affirmation rationnelle de la vie, du « bonheur commun » cher à Robespierre et du progrès *solidaire* au prix... de la révolution prolétarienne ? *En l'homme donc, le sens global joue en quelque sorte à quitte ou double avec lui-même*, l'affrontement de classes prend un tour maximale universel et le prix à payer pour la victoire finale du sens est celui d'une confrontation maximale avec le non-sens à travers une forme de « *to be or not to be* » shakespearien générique qui intéresse non seulement la survie de notre espèce, mais l'avenir même de la biosphère : répétons cependant que les termes de cette bataille globale ne sont pas métaphysiques mais, tout bonnement, de classes et de masse, la question objectivement posée étant finalement de savoir si l'humanité préférera opter pour le socialisme-communisme sous pilotage prolétarien ou si elle optera pour le très délétère « capitalisme de la séduction » décrit par Clouscard en choisissant la fausse sécurité d'un capitalisme-impérialisme qui ne saurait être que toujours plus fascisant, prédateur, oligarchique, voire, que ce soit par extermination brutale ou par asphyxiant exténuation, toujours plus *exterministe*...

Le chassé-croisé de la nature et de l'historicité – En effet, notre espèce est distinctivement capable de « *produire ses moyens d'existence* » (Marx) et elle peut en outre les transmettre et les améliorer au fil des générations : c'est pourquoi, plus que toute autre, elle est porteuse d'*historicité* et d'auto-transformation de son essence éminemment sociale, s'étant peu à peu rendue capable de dominer son environnement comme nulle autre espèce animale ne l'avait jamais fait. Elle est onc apte du même coup à s'affranchir peu ou prou dudit environnement immédiat en l'intériorisant par la pensée (Néandertal et Sapiens ont peuplé à la fois le Sahel et l'Amazonie, la Dordogne et le Groënland, et depuis Tsiolkovski et Gagarine, les hommes actuels rêvent, non sans quelque grandeur prométhéenne, de quitter leur berceau terrestre pour coloniser la Lune, les éso- et les exoplanètes...), mais aussi, hélas, depuis au moins Nagasaki et Hiroshima, de détruire sa propre espèce et d'anéantir les conditions naturelles de la vie terrestre, que ce soit à l'issue d'un « hiver nucléaire » qui suivrait une guerre nucléaire ou à l'issue d'un emballement du réchauffement climatique d'origine (totalement ou partiellement, laissons cela de côté) anthropique. C'est cette gigantomachie engagée entre les *deux fins de l'histoire*, la *mauvaise fin* par autodestruction résultant des prédateurs barbares perpétrés par le capitalisme-impérialisme, et la « *bonne fin de l'histoire*, celle qui verrait l'humanité travailleuse, par un chassé-croisé remarquable de la nature et de la culture accomplissant une immense négation de la négation, expulser la nature de l'histoire (= chasser la loi de la jungle au sein même de la société qu'est le capitalisme « néolibéral ») et introduire symétriquement de plain-pied la nature dans la culture via une nouvelle écologie profondément politique, scientifique et *progressiste* (car le souci communiste de l'environnement ne viendra pas abolir les sciences et les techniques pour nous « faire marcher à quatre pattes » : au contraire, il assignera une mission neuve à la

¹ ... notamment en raison du jeu hautement dialectique de ses forces physico-cosmiques de gravitation et d'expansion-répulsion.

production et aux forces productives : leur tâche ne sera plus l'accumulation proprement insensée du capital, mais, par une sorte de bouclage dialectique grandiose, de *reconstruire scientifiquement les conditions environnementales, élémentales et « naturelles », de la culture* : air, eau, sols et « feu » - (énergie).

Face aux grands récits religieux antimodernes et à l'anti-récit du nihilisme postmoderne, reconstruire mentalement le grand puzzle du devenir naturel et historique ? – C'est ce « grand récit » scientifiquement instruit et affranchi de la religion qu'Engels avait tenté de reconstituer dans *Dialectique de la nature* tout en s'appuyant de manière critique, pour échapper aux rêveries spéculatives des philosophies de la nature, sur une réflexion épistémologique de grand style sur la *classification des sciences*. C'est ce « grand récit »-là qu'ont semblé, dans un premier temps, contester les apparences néo-métaphysiques d'une science de la nature et d'une anthropologie structurale du XX^{ème} siècle dont les progrès paraissaient infirmer les conceptions reçues du déterminisme, de la causalité et de l'évolution (mécanique quantique, biologie moléculaire hypostasiant le « hasard et la nécessité », anthropologie structurale niant l'historicité, etc.) sur lesquelles s'étaient érigé pour partie le primo-matérialisme dialectique. Mais précisément, c'est le *mouvement d'ensemble de la et des science(s)* qui permet aujourd'hui de nier à son tour cette négation métaphysique qui avait pavé la voie du structuralisme en ontologie et en anthropologie, du néopositivisme en gnoseologie, du nihilisme et du relativisme en éthique, en esthétique et en politique : *dans l'ordre des sciences de la nature*, la convergence, si ce n'est le fusionnement en cours de la physique fondamentale (portant sur les interactions principales, sur les particules, sur les notions d'espace et de temps...) et de la cosmogonie, permet à la fois de comprendre rationnellement et empiriquement (car nous sommes entrés, dit l'astrophysicien J.-C. Luminet, dans l'ère de la « cosmologie de précision » !) comment se sont structurées tour à tour, de manière aussi buissonnante et interactive que l'on voudra, les formations de plus en plus complexes et autonomisées du monde physico-cosmique, chimico/astrophysique, biologico-planétologique, etc. Sans avancer mille autres arguments épistémologiques – que l'on trouvera exposés plus en détail dans les Tomes II et III de *Lumières communes* – qu'il suffise ici de rappeler qu'il nous est désormais possible, grâce aux moyens observationnels et calculatoires mis à notre disposition par des siècles de travail scientifique et ingénierial, d'observer quasi directement, ère cosmique par ère cosmique et strate ontique par strate ontique, le passé de l'univers en explorant des confins de plus en plus reculés puisque, la lumière et les autres ondes électromagnétiques voyageant à une vitesse très grande mais finie, *regarder loin, c'est regarder ancien* : nos moyens d'investigation, notamment les télescopes orbitaux et terrestres mis en réseau ont ainsi permis notamment, extraordinaire exploit, de photographier la carte du « rayonnement fossile » résultant du big-bang quelque 380 000 ans seulement après l'ainsi-dit big-bang (alors que nous sommes aujourd'hui distants de 13,7 milliards d'années de cette « singularité » !), d'en mesurer la température et les variations thermiques infimes, de figurer le réseau de ses singularités (masses, réseaux dynamiques, « nœuds »...) en prévoyant ainsi, par ex. la répartition et les lignes de développement des galaxies à venir dans l'univers en expansion...

Rompre avec l' « entropologie » structurale ? – Dans ces conditions, les philosophes postmodernes et les marxistes dés-englésés, dé-léninésés et... démarxisés qui continuent imperturbablement, comme dans les années 1960, à ne voir le temps cosmique, voire le temps historique, que sous l'angle destructif (comme Lévi-Strauss dont la vision pessimiste de l'homme et de la nature était arrimée à la conception tout-à-fait unilatérale de la « mort thermique de l'Univers »), à ignorer, par ex., la réflexion d'Ilya Prigogine sur les « structures dissipatives » et à ne discerner dans la nature que l' « entropie » thermodynamique croissante, et dans l'histoire humaine qu'un fouillis d'aléas et de combinatoires dénuées de signification (on pense au « matérialisme aléatoire » petit bras du dernier Althusser régressant quasiment vers le matérialisme encore relativement étriqué des atomistes antiques...) retardent fort sur ce que l'épistémologue marxiste Jean-Paul Jouary proposé naguère d'appeler *mouvement d'ensemble de la connaissance* : faute de le décrypter et d'en percer... le sens, ces matérialistes en retard d'une révolution épistémologique (et incapables *a fortiori* de dessiner le sens possible des suivantes !) se mettent hors d'état de « lire » ce que la *connaissance* de l'être nous apprend de l'étant lui-même et de son histoire : ce qui montre au passage combien leur refus pseudo-« critique » de l'ontologie dia-matérialiste pêche en réalité par défaut, et non par excès de « second degré » et de prise en compte des relations entre la connaissance du réel et la réalité de la connaissance. Nous avons montré par ailleurs que le grand paléontologue Pierre Teilhard de Chardin s'est sans doute approché de beaucoup de la mise en lumière de ce nouveau grand récit qu'avait initié le cosmologiste belge Georges Lemaître au début du XX^{ème} siècle, premier penseur moderne à avoir proposé une forme de grand récit mathématiquement cadré du devenir cosmique de ce que Lemaître nommait l' « atome primitif ». Le fait qu'il s'agissait là de deux ecclésiastiques catholiques (diablement intelligents si je puis dire !) ne devrait pas servir d'argument facile à des matérialistes capables de comprendre que, lorsque les marxistes ne font pas à temps leur travail d'éclaireurs théoriques, les tâches théoriques objectivement pressantes du présent sont tôt ou tard accomplies par d'autres hommes conceptuellement moins bien armés, et cela en des formes partiellement inadéquates au contenu examiné. D'autant que, sans renoncer à sa foi, le fin lecteur de Lucrèce qu'était G. Lemaître n'a cessé de rejeter le créationnisme naïf que le Vatican tentait de lui imputer *ad majorem Dei gloriam*. De son côté, après avoir essuyé mille avanies de la part dudit Vatican et de l'Ordre des jésuites pour avoir défendu l'évolutionnisme biologique et pour avoir, combien prudemment, esquissé un début de dialogue avec le marxisme, Teilhard n'a cessé de s'éloigner de ses conceptions initialement très téléologiques et très théologiques tout en entrevoyant la possibilité d'une « planétisation » (il ne disait pas « mondialisation ») enfin solidaire du devenir humain.

CONCLUSION – En résumé, l'idée reçue que « les grands récits sont obsolètes » ne vise qu'à donner une couverture pseudo- critique...

a) à la polémique nihiliste que l'hégémonie culturelle réactionnaire en place secrète en permanence contre le rationalisme progressiste, et plus généralement, contre l'esprit révolutionnaire des Lumières,

b) à abandonner *de fait* le monopole desdits Grands Récits aux discours religieux les plus réactionnaires (détachés qui plus est de l'apport stimulant de ceux des penseurs religieux qui surent faire place à la rationalité critique, d'Averroès à Teilhard de Chardin en passant par Pascal et Lemaître) et les plus empreints de pensée mythique, créationniste et néo-magique.

Il serait bon que, prenant appui sur l'étude critique de la classification des sciences (de leurs articulations objectives, reflétant en dernière instance celles de leurs objets respectifs et de leurs emboîtements et de leurs interactions spatio-temporels), de nouveaux philosophes marxistes enfin courageux et décomplexés travaillent ensemble, à l'unisson d'un maximum de scientifiques désireux de contrer l' « extinction » des « lucioles » qu'évoquait déjà Pier-Paolo Pasolini dans les années 1970, à reconstituer

effectivement, sur des bases scientifiquement inattaquables, le grand récit toujours vacillant et foncièrement non-linéaire² que dessine obstinément l'émergence cosmique, physico-chimique, biologique et anthropologique d'une (ou de plusieurs ?) espèces zoologiques capables de comprendre la nature en lui obéissant, c'est-à-dire en somme, d'assumer sa part possible de liberté sous le Ciel étoilé.

SECOND TEXTE - 4 mars 2021

A propos du mythe prométhéen de la terra-formation de Mars.

« TERRA-FORMATION » de MARS, MARSO- ou VENERO-DESTRUCTION de la TERRE, ou RE-TERRAFORMATION ARTIFICIELLE de la TERRE, ou de la nécessité de concevoir la production communiste du futur comme une reconstruction globale consciente des conditions environnementales de la vie terrestre...

« L'homme n'est produit que pour l'infinité ». Blaise Pascal

« La Terre est le berceau de l'humanité ; mais on ne passe pas sa vie dans son berceau ». Alexandre Tsiolkovski, précurseur soviétique de l'exploration spatiale

Le récent « amarsissage » de la sonde *Persévérance*, l'engin interplanétaire conçu par la NASA pour détecter sur le sol martien d'éventuelles traces indirectes de vie passée (ou présente...), a fortement relancé, notamment à l'initiative du milliardaire américain Elon Musk, le débat récurrent sur une possible « terraformation » de Mars. Issue de la littérature d'anticipation, cette expression désigne l'ensemble dûment planifié des opérations et des procès technologiquement élaborés par lesquels les Terriens du futur pourraient, peut-être en quelques siècles seulement, transformer la lointaine petite sœur glaciale, ferrugineuse et désertique de Gaïa en une planète durablement habitable : le but poursuivi étant, soit d'y étendre, d'y prolonger et d'y projeter la vie terrestre (colonisation), soit d'aménager pour l'homme, à *toutes fins utiles*, une « planète de secours » dans l'hypothèse où une guerre nucléaire exterminatrice et/ou l'emballement du réchauffement climatique en cours finiraient par rendre notre Terre, berceau, mais aussi potentiellement tombeau de l'humanité, définitivement invivable aux humains du futur. On peut à volonté qualifier cette idée de « terraformation » de mythologie puérile ou de délire mégalomane ; on peut aussi n'y voir, pourquoi pas, une preuve supplémentaire de l'incurable démesure du Prométhée humain, lequel préférerait reporter sur Mars ses fantasmes hégémoniques plutôt que d'avoir à renoncer, sur Terre, à se rendre comme « maître et possesseur de la nature » comme l'y invitait déjà le *Discours de la méthode* (1637). Mais, qu'un tel projet relève exclusivement de la science-fiction ou qu'il ne fasse qu'illustrer oniriquement le noble Idéal régulateur d'une humanité révolutionnant et transfigurant sa propre essence en civilisant la nature extérieure, l'idée d'une terraformation de Mars, et plus généralement, de toute espèce d'astres qui s'y prêterait peu ou prou dans l'avenir, *Lune, planétoïdes, satellites naturels dotés d'océans souterrains de Jupiter et Saturne (Europe, Encélade, etc.)*, mais aussi *exoplanètes* orbitant dans la « zone habitable » de leur étoile respective, a du moins le mérite d'interpeller l'homme sur la manière dont l'incessant essor de son potentiel technique, s'ajoutant à l'actuel emballement des rapports conflictuels entre « nature » et « culture », forcera l'humanité future à repenser l'acte même par lequel les hommes se sont dès longtemps distingués du règne animal dont ils procèdent : la *production de leurs moyens d'existence*, leur capacité biologiquement et historiquement déterminée à projeter à l'extérieur de leur corps organique l'ensemble immense des objets artificiels et à se réappropriier mentalement et langagièrement, *génération après génération*, ce « corps » inorganique en dilatation accélérée : la culture.

1) De la terraformation de Mars comme impensé de la destruction capitaliste de la Terre et de l'humanité, ou, pour une psychanalyse politique d'Arès.

L'idée d'une terraformation de Mars, ou de telle autre planète solaire ou extrasolaire, peut faire rêver, certes ; mais elle peut aussi, non sans raisons, susciter les cauchemars. Ce qui choque en effet, dans le projet terraformiste martien, c'est moins l'impossibilité pratique présente où nous sommes de l'entreprendre sérieusement compte tenu des moyens techniques réels dont nous disposons à horizon prévisible³ – que l'acharnement d'*Homo capitalisticus* à exporter et à disséminer partout ses obsessions mortifères plutôt que d'avoir à modifier *ici et maintenant* ses comportements suicidaires. A supposer que la terraformation de Mars soit l'issue aux mégapollutions que notre espèce, désormais placée sous le pilotage quasi exclusif des oligarchies financières, accumule si déplaisamment sur Terre, n'est-il pas clair qu'il sera toujours moins coûteux, humainement et économiquement parlant, d'en finir ici-bas avec lesdites pollutions que de... les recommencer à zéro, et, vraisemblablement, en mode accéléré et débridé, sur un nouveau monde virginal ? Qui ne voit par ex. que les énormes problèmes sociaux qui accablaient l'Europe des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles n'ont pas été résolus, mais bel et bien décuplés et centuplés du fait de leur exportation-généralisation aux Amériques, à l'Afrique et à l'Asie par les Conquistadors et par leurs imitateurs ? De ce point de vue, il faut sans doute moins analyser l'idée de terraformation de Mars comme un projet anticipateur qu'il ne faut y voir un *symptôme* de notre impuissance –

² Que diable, la littérature du XX^{ème} siècle nous a appris à construire et à lire de magnifiques récits *sensés quoique fort sinueux et non linéaires* et elle nous a à jamais détournés des récits platement linéaires quoique fort peu sensés !

³ Car ce qui est aujourd'hui techniquement impossible peut cesser de l'être demain comme l'attestent entre mille exemples le vol supersonique, l'exploration des fonds marins, la cartographie de l'ADN humain ou les voyages sur la Lune...

esclaves que nous sommes encore à ce stade de l'influence idéologique du capital – à transformer efficacement notre présent, non seulement en modifiant radicalement nos manières folles de consommer, mais surtout, en nous débarrassant du mode de production capitaliste et de tout ce qui l'accompagne nécessairement : l'archaïque appropriation oligarchique des moyens d'échange et de production, la quête insensée du profit maximal et dans sa foulée, le gaspillage irréversible des ressources terrestres, l'empuanteur de l'air, de l'eau et des sols, la surexploitation des travailleurs, l'écrasement des souverainetés populaires broyées par le tout-marché, bref, tout ce qui faisait déjà dire à Marx dans Le Capital que « *le capitalisme ne produit la richesse qu'en épuisant ses deux sources, la Terre et le travailleur* », et qu'a encore aggravé, sous son masque « libéral-libertaire », ce « capitalisme de la séduction » que stigmatisa à juste titre le sociologue marxisant Michel Clouscard...

Vénéro-destruction de la Terre ?

Car le rêve d'une terraformation de Mars » pourrait bien avoir pour fonction idéologique objective de travestir en glorieux projet « prométhéen » une réalité cauchemardesque sur laquelle alertent *mezzo voce* l'astrophysique et la planétologie contemporaines : celle qui, suite au très probable *emballement de l'effet de serre* survenu jadis naturellement sur Vénus, une planète originellement assez semblable à la Terre mais bien plus proche qu'elle de l'astre solaire, a infernalement surchauffé sa surface (400° en moyenne !), y détruisant toute trace éventuelle et toute possibilité future de vie, et cela d'autant plus que la très orageuse atmosphère vénusienne est désormais surchargée d'acide sulfurique. Il existe toutefois une différence majeure, philosophiquement, politiquement et éthiquement parlant, entre l'emballement mortifère du climat sur Vénus, ce résultat du passé de la planète, et l'actuel réchauffement climatique qui frappe notre Terre et qui menace gravement l'avenir de la jeunesse : ce dernier n'est pas dû, – du moins pas seulement, ni sans doute principalement ! –, à des facteurs purement naturels (notamment à l'activité thermique par nature variable du Soleil), mais il résulte largement de l'impact chimique de nos transports transcontinentaux – notamment maritimes, aériens et routiers – et de nos industries mondialisées en tant qu'ils et elles génèrent une masse croissante de gaz à effets de serre inassimilables par des océans et par des forêts de plus en plus pollués, acidifiés et/ou carrément dévastés. Bref, derrière la vitrine alléchante de la terraformation *future* de Mars se cachent, de manière inavouable, la destruction naturelle *passée* des conditions de la vie sur Vénus et son équivalent artificiel, la vénéro-destruction *présente* des conditions permettant l'émergence et le maintien de la vie sur la planète bleue : en somme, parlons de la revitalisation future de Mars pour mieux ignorer la mortification passée de Vénus et pour faire diversion à la destruction en cours de l'atmosphère terrestre : une destruction, répétons-le, non pas naturelle pour l'essentiel, mais d'origine principalement « anthropique ».

La terra-formation de Mars comme « mauvais infini » ?

Comment ne pas voir alors qu'il s'agit globalement là de ce que Freud appelait « refoulement », « déplacement » et « inversion » (ou mieux, *dénégation ou déni*) et dans lequel il voyait un des traits majeurs du fonctionnement de l'inconscient et de ses formations, notamment de ce qu'il nommait le « travail du rêve » : face à l'inavouable – en l'occurrence, la destruction programmée du climat terrestre global par la course aveugle et court-termiste au profit maximal – , *refoulons gaiment*, l'exemple terrifiant de l'auto-emballement du climat vénusien enfiévré par un effet de serre massif ; *déplaçons* sur Mars – y compris, le jour venu, au sens le plus matériel du mot ! – nos problèmes terrestres irrésolus et déniés ; et surtout, *invertissons* leur signification réelle en nous attribuant le beau rôle dans l'imaginaire pseudo-« prométhéen » que *perlaboré* (*erarbeitet*, eût dit Freud) sans cesse l'idéologie dominante bourgeoise : celui d'une humanité réconciliée par-delà les classes sociales qui continueraient sereinement de la diviser sur Terre, et celui d'humains devenus semeurs de vie cosmique (la NASA jouant le rôle de Grand Inséminateur artificiel interplanétaire), alors que nous sommes devenus, bien plus tristement, mesquinement et surtout *pratiquement*, les destructeurs méthodiques de la seule vie qu'il nous soit donné de connaître présentement, celle, si diverse et foisonnante encore, qui peuple la biosphère terrestre : en somme, « *je ne détruis pas la vie ici et maintenant puisque je la disséminerai demain sur Mars et, quand cela deviendra possible, sur les exoplanètes* » ! Notons que le mode de production capitaliste-impérialiste comme tel, et spécialement le capitalisme-impérialisme nord-américain, fonctionne ainsi dès l'origine : - il est en quelque sorte « *structuré comme un inconscient* »⁴ : il ne cesse en effet de fuir la résolution impossible de ses contradictions (dont le nom, imprononçable par l'écologie bourgeoise, est *communisme* et surtout, *révolution prolétarienne*) en élargissant et en reportant sans cesse à demain et ailleurs le champ de ses prédatrices : tel est, pour user d'un vocabulaire hégélien, le *mauvais infini* – mauvais car excluant par principe le dépassement dialectique des contradictions et ne comportant que l'élargissement sans fin(s) de leur assises spatio-temporelle, son apparente et triomphale « vitalité » n'étant faite en réalité que de phagocytages prédatrices successifs par épuisement-gâchis des ressources naturelles, par génocides sourds successifs (Indiens d'Amérique avec leurs troupeaux de bisons, Noirs d'Afrique, Juifs d'Europe, Amérindiens d'Amazonie, Irakiens, Cubains et Iraniens soumis aux « sanctions », etc.). En ce sens le mythe apparemment solaire et aérien de la « frontière » américaine sans cesse mouvante et se déplaçant d'Est en Ouest, comme l'étoile du jour, recouvre bien la plate réalité d'une *fuite en avant* sans feu ni lieu, et aussi *sans fins ni liens*, analogue à celle de Caïn cherchant partout, sans la trouver, à l'extérieur de lui-même, l'impossible absolue à son crime inexpiable et inavoué : le *fratricide*, c'est-à-dire le déni d'égalité entre les frères, de leur droit égal à tout l'héritage humain que signifie quant au fond l'exigence communiste.

⁴ ... à moins que ce ne soit l'inverse et que l'imaginaire des sociétés capitalistes ne fonctionne comme l'accumulation capitaliste proprement dite ?

Marso-destruction... martiale du climat terrestre au moyen de l' « hiver nucléaire » ?

Mais notre espèce n'a pas seulement à craindre le dérèglement climatique terrestre d'origine anthropique caractéristique de ce qu'il est désormais courant d'appeler l'*Anthropocène* : en effet, les espèces zoologiques et botaniques tant soit peu complexes qui peuplent la biosphère pourraient également s'éteindre irréversiblement du fait d'une catastrophe climatique d'orientation symétrique au réchauffement climatique : cette catastrophe brutalement réfrigérante, les scientifiques pacifistes du mouvement *Pugwash* l'ont dès longtemps surnommée l'*hiver nucléaire* : celui-ci pourrait en effet résulter, soit de l'impact terrestre (peu probable à brève échéance) d'une météorite géante analogue à celle qui effaça les dinosaures de la surface du globe voici soixante-cinq millions d'années, soit – et la possibilité en est incomparablement plus grande et philosophiquement plus interpellante ! – de l'énorme quantité de déchets irradiés que rejetterait à coup sûr dans l'atmosphère terrestre (et que les alizés auraient tôt fait de répartir dans toute l'atmosphère) une suite de frappes nucléaires résultant ne serait-ce que de l'emploi par d'éventuels Etats belligérants dotés d'armes atomiques (USA, Russie, Chine, France, Grande-Bretagne, Inde, Pakistan, Israël...) de 15% des stocks fuséo-nucléaires présentement disponibles. Ce diabolique nuage résiduel serait si épais et si opaque à l'issue des échanges de tirs entre belligérants qu'il empêcherait durant plusieurs années le rayonnement solaire d'atteindre le sol, donc aussi les « plantes vertes », ce qui rendrait impossible *in fine* cette photosynthèse végétale qui forme le socle de la vie des herbivores, donc aussi, de l'approvisionnement des carnivores et des omnivores. En outre, comme son nom l'indique, l'hiver nucléaire ferait fortement et durablement chuter la température moyenne à la surface du globe provoquant une brève, mais intense re-glaciation rapide du globe. A noter aussi que, pour des raisons que nous n'évoquerons pas ici mais qui ne feraient qu'aggraver ce sombre tableau, le réchauffement climatique au long cours serait *in fine*, non pas stoppé durablement, mais accéléré et accentué par les effets indirects et à plus long terme de l'hiver nucléaire... *Le froid devient chaud, l'humide devient sec*, écrivait déjà le vieil Héraclite, théoricien antique de l'embrasement successifs des mondes...

Le mythe terraformation de Mars, reflet « progressiste » inversé de la marso-destruction de la Terre ?

Comme on le voit, la prétendue terraformation de Mars se présente alors comme une construction littéroidéologique immanente à l'imaginaire capitaliste : mythologiquement parlant, pour user du vocabulaire de feu Roland Barthes, la référence à la terraformation martienne fait d'ores et déjà fonction de *reflet projectif inversé et souriant* de la terrifiante « marso-destruction » de la Terre qui résulterait fatalement d'une guerre impérialiste d'extermination. Du même coup, le mythe terraformiste martien dote déjà en filigranes les directions oligarchiques qui ménagent la politique et l'économie du capitalisme-impérialisme-extermisme « moderne » d'une forme d'*abri antiatomique parfait*, et d'autant plus redoutable : car jouerait et joue déjà imaginativement ce rôle l'idée d'une future évacuation vers Mars de nouveau pèlerins (oligarchiques, forcément...) du *May Flower* fuyant l'enfer sur Terre (qu'ils auraient eux-mêmes provoqué !) et se fantasmant dans le rôle de nouveaux Moïse, de nouveaux pionniers du Far World déménageurs addictifs de « frontière » partant explorer, conquérir et surtout, *exploiter* – puisqu'ils ne savent rien faire d'autre – la nouvelle Terre promise extraterrestre...

Humain, c'est-à-dire terrien ?

A l'inverse, l'*anti-extermisme conséquent des communistes et des autres forces anticapitalistes conséquentes* consiste dès aujourd'hui à pointer l'unicité de notre habitacle terrestre en formulant l'impératif catégorique suivant : « *Agis toujours en fonction de l'idée qu'il n'est pas d'ailleurs, donc d'alternative possible, à l'habitabilité de la Terre et à la survie de l'humanité ici-bas*⁵ » : dit autrement, « *humain, c'est-à-dire terrien* » et si un jour nous devons émigrer sous d'autres cieux, que ce ne soit mie parce que nous aurions radicalement pollué et cochonné irréversiblement notre ci-devant demeure terrienne !

⁵ Dans notre samizdat rouge encore inédit de 1987 intitulé *Matérialisme et exterminisme*, nous montrions que la fantasmagorie religieuse de l'au-delà joue nécessairement un grand rôle dans le « bras de fer » historique opposant le capitalisme réel au socialisme existant : à la question, « *la guerre nucléaire d'extermination radicale entre l'Ouest et l'Est ferait-elle un vainqueur et un vaincu ?* », le socialisme athée ne peut, structurellement, répondre que Non puisque pour lui, il n'y a pas de « rattrapage » possible de la vie charnelle, pas d'au-delà divin servant de refuge antiatomique parfait... Bref, le socialisme ne peut que *tout faire* pour conjurer la guerre d'extermination. D'où le fait établi que, de 1945 à la chute de l'URSS, les autorités soviétiques n'ont cessé de proposer le désarmement nucléaire, y compris le désarmement atomique complet et l'engagement solennel de chaque puissance nucléaire à ne jamais utiliser l'arme nucléaire « en premier ». D'où également, le fait que les Soviétiques n'ont jamais été à l'initiative des étapes successives de la guerre froide et de la course aux armes d'extermination massive : bombe atomique et utilisation criminelle de cette bombe (Hiroshima), bombe H, création de l'OTAN (précédant le Traité de Varsovie et continuant après la mort de ce pacte), création de la RFA (obligeant l'URSS à créer la RDA), invention des missiles à plusieurs têtes (MIRV), production de l'arme à neutrons, « guerre des étoiles » et « bouclier » spatial, etc. De ce fait aussi, *il y a asymétrie chronique entre le jusqu'au-boutisme exterministe de l'Ouest, prêt à tout, y compris à mettre à sa tête des fous dangereux comme Reagan, Bush Junior ou Trump, pour l'emporter sur le socialisme, et le social-pacifisme qui menace en permanence l'Est, pour préserver la vie* (« Qui est à peu près leur seul luxe ici-bas », pour citer un vers de Brassens) : comme on l'a vu, l'Est a perdu le bras de fer l'opposant au capitalisme-impérialisme, non pas sur le terrain militaire (*Hitler fut écrasé à Stalingrad et à Berlin*), mais sur le terrain idéologique, avec l'avènement à Moscou du social-capitalard (ce terme est un descriptif objectif, non une invective) Mikhaïl Gorbatchev, l'homme qui, substituant sa « nouvelle pensée politique » au léninisme, déclarait « *préférer aux intérêts de classe du prolétariat les valeurs universelles de l'humanité* » : en clair, le néo-Munichois préférait ouvertement la conciliation à tout prix avec l'impérialisme au serment qu'il avait solennellement juré de défendre le socialisme et l'existence même de l'URSS. A ce social-pacifisme défaitiste, qui n'a fait que donner la victoire *en rase campagne* au camp capitaliste-impérialiste sous la forme de la contre-révolution continentale, voire mondiale, Fidel Castro avait d'emblée su répondre en déclarant, en 1989, lors du 30^{ème} anniversaire de la Révolution cubaine, « *il y a la paix des riches et la paix des pauvres, la démocratie des riches et la démocratie des pauvres* ». Et en ajoutant, dans un sens à la fois héroïque et anti-extermiste : « *le socialisme ou mourir, nous vaincrons* ». Or Cuba socialiste est toujours là, malgré l'incroyable acharnement contre elle de l'Empire étatsunien, et n'a toujours pas été envahie alors qu'à l'inverse, la capitulation gorbatchévienne a détruit l'URSS sans mettre fin – et pour cause, tant elle est systémique ! – à la menace globale qu'impose à l'humanité tout entière un capitalisme-impérialisme-extermisme en réalité renforcé par l'autodestruction contre-révolutionnaire de l'URSS et par la « mutation » social-démocrate ou thermidorienne de nombre de partis communistes des pays capitalistes, dont le PCF et le PC italien.

Bien entendu, ce que nous nommons la « marso-destruction de la Terre » renverrait alors au dieu romain de la guerre (l'équivalent de son collègue grec Arès, le sanguinaire dieu Mars qui a jadis donné son nom à la planète rouge-sang)... et, en réalité, de manière occulte, à ce capitalisme-impérialisme-extermisme dont les commandants en chef des années 1980, les Reagan, Thatcher et autre Helmut Kohl, sans parler d'un François Mitterrand qui n'était alors pas le dernier, avec le déjà sinistre Yves Le Drian, à alimenter la course aux armements à coups de milliards, n'hésitaient pas, il y a peu, à menacer le monde entier d'une guerre nucléaire antisoviétique⁶ dans l'espoir d'éradiquer le camp socialiste et cette « menace communiste » que venait alors de concrétiser la victoire historique remportée sur l'Oncle Sam par le Vietnam d'Ho Chi Minh...

Derrière le « terra-formisme », l'exterminisme capitaliste ?

On constate ainsi que l'impensé du mythe terra-formiste est bel et bien l'*exterminisme capitaliste*, c'est-à-dire cette tendance lourde du capitalisme-impérialisme, depuis longtemps devenu réactionnaire, pourrissant, agonisant et historiquement obsolète, à mettre en gage la survie même de l'humanité et à lui infliger un chantage nucléaire aussi insidieux que permanent pour pouvoir prolonger à tout prix la quête éperdue du tout-profit assortie de l'hégémonie nord-américaine sur le monde et de la domination sur l'Europe de l'impérialisme allemand : « *Lieber tot, als rot!* », *plutôt morts que rouges*, s'exclamait déjà très cyniquement la réaction allemande en 1984 lors de l'implantation en RFA, en Italie et aux Pays-Bas, des euromissiles américains qui mettraient Moscou et Leningrad à 4 mn de tir des polygones de l'OTAN... Ce que l'on peut librement traduire par « *le profit maximal d'abord, et que l'humanité s'en accommode au mieux si elle peut...* » !

Le terra-formisme martien comme antidote à la baisse tendancielle du taux de profit : la preuve par Elon Musk ?

C'est ici qu'il faut évoquer la terraformation de Mars telle qu'en rêve les yeux ouverts Elon Musk, le milliardaire nord-américain désireux de privatiser l'espace et de faire de la conquête spatiale, jadis inaugurée par Gagarine et Terechkova, l'occasion inespérée d'un rebond historique de l'accumulation capitaliste. A quelles limites en effet l'accumulation capitaliste se heurte-t-elle sur Terre ? L'une, relative, est immanente au procès capitaliste lui-même et continuerait de se durcir quand bien même les ressources terrestres se révéleraient inépuisables et l'espèce humaine – et avec elle l'héritage privé des classes riches, seul « développement durable » qui enchante vraiment l'oligarchie⁷ ! – comme temporellement illimitée : c'est ce que Marx appelait la *baisse tendancielle du taux de profit moyen* qui condamne les capitalistes à mille et une acrobatie – et surtout, à d'incessantes attaques contre les salaires ouvriers – pour maintenir un taux de profit que menace en permanence le remplacement du travail vivant, seule source profonde de la plus-value, donc du profit capitaliste, par le travail mort, c'est-à-dire passé, celui que matérialisent les machines et autres robots. Cette baisse du taux de profit moyen fut l'une des causes majeures de la transformation du capitalisme libéral propre au XIX^e siècle en capitalisme monopoliste, c'est-à-dire en impérialisme dominé par le capital financier, puis en capitalisme monopoliste d'Etat sous diverses formes plus ou moins paradoxales et malfaisantes. Mais comme bien l'on pense, l'exploitation du prolétaire et la surexploitation des « peuples périphériques » comportent des limites absolues qui sont celles qu'imposent au capital écumant la résistance ouvrière, les luttes anti-impérialistes mais aussi, tout bonnement, ce que peuvent physiquement et psychiquement encaisser en fait de misère et d'exténuation les corps souffrants des prolétaires, des petits paysans et des « employés » hyper-précarisés de l'euro-mondialisation néolibérale. Une autre limitation absolue se présente, ou plutôt, s'est déjà présentée depuis belle heurette : le capital a beau faire cent fois le tour du monde en exploitant le moindre « sauvage » et en récurant jusqu'au tréfonds la moindre parcelle de forêt, le moindre plancher maritime, la moindre ressource hydraulique, la moindre précieuse nappe d'hydrocarbures accumulés au fil des millénaires, le moindre banc de poisson repéré par sonar et par satellite, la Terre et ses ressources n'en demeureront pas moins *finis*, comme l'avait vu Albert Jacquard, même si les ressources scientifiques et technologiques peuvent un temps retarder, dilater et reculer, mais jamais totalement supprimer cette fâcheuse *finitude constitutive* qui s'impose à notre espèce terrienne.

Fuite en avant du non-sens

A l'encontre de toute forme de sagesse et de tempérance antiques, le projet de terraformation *capitaliste* de Mars, puis, dans la foulée, des autres corps célestes déclarés colonisables, présente alors l'énorme avantage économique – s'il se réalise un jour sans précipiter la ruine du système capitaliste et avec elle, celle des descendants d'Elon Musk lui-même ! -, et surtout *idéologique*, d'« infinitiser », de reporter et d'élargir *ad libitum* la quête du profit maximal, c'est-à-dire l'accumulation *sans fin*, et aussi *sans fins* (= absurde) du capital devenant

⁶ Une guerre nucléaire d'extermination qui, soit dit en passant, s'est avérée d'une rare efficacité politico-historique, n'en déplaie aux « marxistes » superficiels comme Pierre Juquin, alors dirigeant du P.C.F., qui prétendaient encore naïvement en 1984 que « *la guerre nucléaire ne ferait ni vainqueurs ni vaincus* », seulement des morts des deux côtés. En effet, c'est en se présentant comme le seul recours à la guerre nucléaire antisoviétique que le super-liquidateur Gorbatchev a conquis le pouvoir suprême contre les « orthodoxes » à la tête du P.C.U.S. (1986) et que, sous l'habile couvert d'une séduisante diplomatie social-pacifiste pratiquant le désarmement unilatéral militaire et... idéologique de l'U.R.S.S., ce destructeur du socialisme travesti en faiseur de paix universel a finalement ouvert la brèche à la dislocation du camp socialiste, à l'effondrement néolibéral de l'Union soviétique et à l'actuelle re-mondialisation contre-révolutionnaire du capitalisme.

⁷ Nous ne plaisantons pas. Lorsqu'en 2007 Christine Lagarde, fraîchement nommée par Sarkozy à la tête de Bercy, a présenté aux députés son programme de cadeaux fiscaux aux grandes fortunes françaises, elle l'a cyniquement présenté comme un moyen d'assurer le « *développement durable des familles* » (!), en clair, la consolidation, aux frais du contribuable, des lignées oligarchiques et autres dynasties capitalistes. *Génération capitaliste de tous temps et de tous pays, unissez-vous pour transmettre sans discontinuer à vos héritiers le flambeau mesquin et foncièrement suicidaire de l'inégalité sociale....*

alors, sous l'égide des propriétaires privés des fusées et des futures planètes colonisées, indéfiniment déplaçable et comme rechargeable d'une planète à l'autre sans que le capitalisme puisse jamais buter sur ses propres limites physiques et mentales : en un mot, subir ce que les freudiens eussent nommé la « castration » et se voir contraints d'abandonner leur fantasme mortifère d'immortalité historique et de toute-puissance quasi magique. Sur le plan de l'éthique, ce mauvais infini de l'accumulation capitaliste trans-planétaire, qui se ferait s'il le pouvait, trans-stellaire, trans-galactique, voire « multiversel », ne ferait, une fois encore, que différer à l'infini la question qu'il ne faut *jamais* se poser sous peine de frapper l'idéologie bourgeoise tout entière de dépression : accumulation de capital *pour quoi* et *pour qui*, pour *quelle classe sociale* et pour quel usage sociétal, le « bonheur commun » projeté par la Révolution française reculant de dix pas chaque fois que la course au profit fait un pas en avant ? Cette *fuite en avant du non-sens, cet ajournement sans fin(s) de la question du sens* est évidemment le contraire même de ce que les Grecs nommaient « sagesse », laquelle n'aurait aucun sens, pas plus que le « *Connais-toi toi-même !* » cher à Socrate, n'était l'acceptation par chacun, ne serait-ce que pour les dépasser de manière réglée et collectivement orchestrée, des limites objectives qui, tout à la fois, nous bornent et nous définissent comme les sujets – les acteurs conscients – au moins possibles de notre devenir historique.

Un autre terra-formisme martien est-il possible ?

Mais n'est-il pour autant qu'une façon de connaître théoriquement et d'incarner pratiquement l'*Idee régulatrice*, au sens kantien du mot, d'une possible terraformation de Mars ? N'est-il pas possible de reformuler ce mythe régulateur d'une manière humaniste, communiste, critico-rationaliste, conforme aux Lumières et propre à ce que, dans un de nos livres passés, nous avons nommé *Sagesse de la révolution*⁸. Dit autrement, est-il impossible d'accorder *Prométhée* à *Gaïa*, c'est-à-dire de concilier la transcendance des Modernes avec la Tempérance grecque pour associer le dépassement par l'homme de ses propres limites (le *bon infini* hégélien) au principe de réalité qui nous interdit catégoriquement de démolir notre maison terrienne, et avec elle, les conditions tout à la fois matérielle et *a priori* de la culture⁹ et de l'historicité humaines ?

Nous allons voir ci-dessous qu'on peut et qu'on doit se servir de l'*Idee de terraformation de Mars pour penser dialectiquement, en progressistes intervenant ici et maintenant, l'incontournable « marxo-réformation » à venir de notre Terre d'Azur bien-aimée* : c'est-à-dire la refonte consciente et scientifiquement organisée du rapport entre Terre et Humanité, entre culture et nature, ou, plus précisément dit, entre nature en voie d'humanisation et culture « re-naturante » de notre environnement. Pour ce faire, il conviendra de concevoir la *production communiste de l'avenir*, non pas seulement, d'une manière petit-bras, comme une production sociale enfin rendue « éco-compatible » (c'est le moins que l'on puisse en attendre, du moins si l'on n'est pas suicidaire !), mais comme une « renaturation » scientifiquement instruite, méthodiquement entreprise et collectivement conduite et planifiée, de notre environnement planétaire, Terre, Air, Eaux, et bien entendu « Feu » (= énergies).

Le but poursuivi serait bien sûr que la vie y fût, y devînt ou y redevînt possible en tant que *vie humaine* et que, à cette fin, y fussent créées et recrées en continu, par l'action collective des hommes sur une nature devenue environnement humain et d'une humanité assumant l'évolution naturelle devenant consciente d'elle-même, les *conditions naturelles-environnementales même de la culture, de l'historicité et de l'émancipation*. Nous verrons aussi chemin faisant que cette visée révolutionnaire et scientifique de l'écologie et de ce que Teilhard de Chardin appelait magnifiquement la « planétisation » de l'homme, exclut à la fois le pseudo-progressisme intempérant inhérent à l'accumulation capitaliste et l'impasse réactionnaire absolue d'une écologie pseudo-rousseauiste gommant le progrès technique, fustigeant toute forme de « croissance », bannissant l'idée même de développement, d'industrialisation réglée et d'émancipation collectivement organisée de tous les peuples et de tous les individus.

2) A QUELLES CONDITIONS (NE) SERAIT-IL (PAS) ABERRANT (et ODIEUX...) de RÊVER de la TERRAFORMATION d'un ASTRE ?

Certes, Marx et Engels ont conçu l'approche matérialiste et scientifique de l'histoire contre le socialisme utopique du XIX^e siècle¹⁰ : ils n'en ont pas moins rendu un vibrant hommage aux vertus critiques et projectives des utopies socialistes premières. De son côté, Lénine demandait que la Colonne moscovite prévue pour célébrer les fondateurs du socialisme portât les noms glorieux des Français Fourier, Saint-Simon et Proudhon, celui de l'Allemand Weitling, celui de l'Anglais Owen, voire celui de l'anarchiste russe Kropotkine. Dans un texte quasi poétique rédigé en pleine tourmente révolutionnaire¹¹, Lénine distinguera même deux sortes opposées de rêve : car s'il existe des songeries émoussées, douceâtres et déconnectées du possible, qui nous éloignent des dures exigences de la pensée technique et de l'engagement politique (c'est majoritairement le cas des fantasmagories

⁸ *Sagesse de la révolution, Temps des cerises*, 2011.

⁹ Ce qui renvoie à l'interdit kantien majeur du suicide. Nous en avons étudié le versant cosmopolitique dans une brochure intitulée *Exterminisme et Criminalisation – A propos du Projet de paix perpétuelle de Kant*.

¹⁰ Cf notamment d'Engels, le petit livre *Socialisme scientifique et socialisme utopique* (Ed. sociales). Une traduction littérale et plus exacte du titre allemand dirait, de manière nettement moins positiviste et scientiste, « *Le socialisme, de l'utopie à la science* ».

¹¹ Il y eut, significativement, toute une série de vaisseaux spatiaux soviétiques qui s'appelaient « Vostok », c'est-à-dire « Orient », avant que ne surgît la série des « Spoutniks » (« compagnon » en russe) et la station « Mir » (la Paix).

religieuses, millénaristes et néo-magiques¹²), il en va autrement des rêves stimulants et mobilisateurs que construit consciemment notre imagination pour nous doter d'une représentation cohérente et communicable des alternatives objectivement possibles, au moins dans leur principe, à l'état de choses en vigueur : sans de tels « rêves-à-plusieurs », qui ne demandent qu'à se muer en co-projets effectifs et en plans d'action constructifs, il nous serait impossible de trouver en nous, dans cette (inter-)subjectivité irréductible qui forme l'étoffe de notre psychisme éminemment social, la motivation partagée qui pût nous permettre de « changer la vie » et de clamer, comme les Camisards du XVIIème siècle français : *« Monde nouveau ! »*... Tel peut être le cas de l'idée terrarformiste pour peu qu'on l'arrache aux classes privilégiées et que l'on en fasse l'horizon anti-exterministe de nouvelles Lumières communes éclairant le socialisme-communisme de nouvelle génération.

a) Coupable, Prométhée ? Pas touche à « Sainte Gaïa » ? – Contre l'écologisme et le naturalisme réactionnaires – Il faut d'abord rappeler le mythe de Prométhée – le demi-dieu décrit par Platon¹³ qui vole le feu des Enfers pour permettre à l'homme, le plus nu et le moins bien pourvu en armes naturelles des animaux, de *forger à l'extérieur de son propre corps ses outils de métal* de manière à tenir son rang dans la lutte pour la survie –, fut d'abord, au début du XIXème siècle, un mythe d'extrême gauche fièrement assumé par le jeune Marx lui-même, lequel faisait de Prométhée « *le premier saint du calendrier révolutionnaire* ». S'il existe un prométhéisme bourgeois qui consiste, sur fond de scientisme et de positivisme, à exalter la technique sans se poser la question des rapports sociaux de production, le nouveau prométhéisme prolétarien et communiste fut fièrement porté par la jeune Union soviétique des plans quinquennaux, de la conquête de la Sibérie (la « frontière » et le « Far East » étaient alors soviétique¹⁴, c'est-à-dire ouvrière et paysanne, et son héros collectif s'appelait « Komsomol » : *union communiste de la jeunesse*), puis par celle de la conquête spatiale dont les pionniers furent l'ingénieur aéronautique Alexandre Tsiolkovski, le premier astronaute de l'histoire, Youri Gagarine, le premier « piéton de l'espace », Guerman Titov, sans oublier la communiste Valentina Terechkova, les premiers à s'évader avec succès de l'atmosphère circumterrestre : il s'agissait alors entre autres de bousculer les tabous religieux réservant le « Ciel » à la divinité, de « *monter à l'assaut des cieux* » à la manière fort peu cléricale qui fut celle des Soldats de l'An II et des Communards, et surtout de prouver que notre espèce est capable du meilleur dès lors qu'elle porte et travaille collectivement un projet, scientifique et technique, mais aussi *politique*, qui lui permette d'élargir décisivement ses horizons. *On est ici aux antipodes de l'écologisme et du naturalisme réactionnaires* qui nous font une obligation proprement religieuse et sacrée de « respecter la nature » comme s'il s'agissait d'une divinité inviolable – pensons aux Déesses-Mères des cultes matriarcaux, à la Gaïa des Grecs de l'époque archaïque ou à la « Pachamama » vénérée dans les Andes – et que les mots « naturel » et « bon » pussent spontanément et immédiatement coïncider : comme s'il n'existait pas de catastrophes *naturelles*, de virus dévastateurs *naturels*, des crocodiles déchiétant *tout naturellement* leur proie encore vive, de séismes *naturels* dévastant sans pitié Lisbonne ou Skopje, San Francisco ou Tachkent, d'enfants *tout naturellement* frappés par la myopathie de Duchêne en vertu du calcul des probabilités génétiques, etc. Comme si, surtout, l'homme était totalement extérieur à la nature, une forme d'extraterrestre figurant une manière d'Empire antinaturel au sein de l'Empire naturel. *Bien évidemment, il n'en est rien* : la zoologie évolutionniste nous apprend sans conteste qu'*Homo Sapiens* est sorti, comme son cousin Néandertal, de l'évolution naturelle des primates, qui est elle-même l'un des rameaux de l'évolution générale des espèces, laquelle s'inscrit à son tour dans le devenir général de la biosphère en tant qu'elle constitue le produit tardif, mais rationnellement déterminé, de l'évolution cosmique, des lois physico-chimiques, du devenir planétologique, cométaire, océanique, géologique et climatique, etc. dont est sorti le vivant et dans lequel il ne cesse et ne cessera jamais de se mouvoir peu ou prou, *êtres humains compris !* Certes, en produisant, en transmettant et en améliorant sans cesse ses outils, du biface taillé par *Homo habilis* aux époustouffants robots actuels, et en générant ainsi, de manière de plus en plus médiate, ses moyens d'existence, ses besoins sociaux eux-mêmes, donc son rapport toujours plus indirect – via la culture en dilatation, voire en inflation constante – à la nature extérieure voire à sa propre nature corporelle, l'espèce humaine s'est pour une large part « détachée de la nature ». En un sens en effet, la culture – inséparable du travail et de la technique – est par définition le contraire même de la nature puisque, contrairement à elle, les produits de l'art humain se dessinent dans la représentation – consciente, mais pas seulement (rêves, art, etc.) de l'homme avant de prendre forme matérielle : toute production est ainsi, qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, *planification*. Mais outre que les projets humains ne mèneraient pas bien loin – pensons aux tours d'escamoteurs des « magiciens » – s'ils ne reposaient pas sur l'observation fine, voire sur l'observance *pratique, empiriquement éprouvée*, des lois physico-chimiques, biologiques, voire anthropologiques, etc. -, il faut rappeler que cette « sortie hors nature » que signifient la production, la technique humaine et ses savoir-faire appris, le langage (prenant la forme de langues locales et nationales diverses, historiquement formées et transmises), la culture et l'héritage social en général – fut elle-même déterminée par l'évolution naturelle et qu'en quelque sorte, l'homme ne s'est pas libéré de la nature mais *par* la nature. Marx et Engels avaient d'emblée signalé la chose dans L'Idéologie allemande quand ils écrivaient ceci :

¹² L'Allemand dispose de deux mots pour désigner le rêve : *Traum* est le terme générique, potentiellement positif, tandis que la *Schwärmerei* désigne les rêveries aberrantes de cette sorte de gens que le français désignait naguère comme des « songe-creux » et les Allemands comme des *Schwärmer*, des « rêveurs ».

¹³ Dans le dialogue socratique intitulé Protagoras.

¹⁴ L

« On peut distinguer l'homme des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra : eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux quand ils commencent à produire leurs moyens d'existence, **pas en avant qui résulte de leur complexion corporelle** (nous soulignons). En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle... ».

Cette proposition stratégique du matérialisme dialectique montre que l'humanité procède entièrement de l'animalité, et par cette médiation zoologique, de l'évolution naturelle, à la fois générale et « terrestrement » déterminée, du monde matériel (matérialisme) ; mais la citation de l'Idéologie allemande montre simultanément et que la « transcendance » de l'humain par rapport à la nature, sa capacité même de transcender « sa » nature en développant un impressionnant *corps extra-biologique artificiel* et en se l'assimilant, génération après génération (par l'éducation), est un effet de la nature se niant elle-même en et par l'homme (dialectique de la nature et de l'historicité), bref, ce que la logique dialectique issue de Hegel et d'Engels appelle généralement une négation dialectique, voire un « saut qualitatif », une transmutation autogène de l'essence du réel en mouvement. Il y a longtemps en somme que l'humain a quitté « Mère-Nature », qu'il a quitté son berceau et qu'il a engagé, sinon d'emblée la terraformation de Mars, du moins, la transmutation humaine de la Terre *et c'est en cette rupture même, n'en déplaise aux nouveaux Grands Prêtres et Inquisiteurs de l'écologisme réac, que réside la noblesse même de notre humanité, voire l'idée même de moralité*, puisque, comme le notait déjà Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat social*, céder à ses instincts n'est de soi ni bon ni mauvais, seulement... inévitable. C'est ce qu'à sa manière quelque peu abrupte et métaphysique, le copernicien et génial scientifique qu'était Blaise Pascal résumait déjà au XVIII^{ème} siècle quand il déclarait, de façon aussi progressiste qu'il lui était possible de faire sans rompre avec l'idéalisme théologique, que...

« L'homme n'est conçu que pour l'infinité ».

Seulement cette « transcendance », cette propension constante de l'homme à outrepasser la nature et à dépasser « sa » nature, n'est pas l'effet d'un don miraculeux, d'une prouesse magique ou d'une intercession divine, mais bien celui d'une évolution toute naturelle qui finit, dans le cadre de ses mécanismes aveugles et immémoriaux de mutations, de lutte pour la vie, de sélection et de présélection naturelles des gènes, etc., par enfanter une *espèce éminemment paradoxale* dont les dispositifs corporels (*redressement vertébral et bipédie, libération des mains de toute tâche locomotrice et pouces opposables, développement crânien frontal, repositionnement du pharynx et régression du museau, durée hors du commun de l'enfance...*) et les insertions environnementales, pour ne pas dire le « métier », consistent à transférer ses dynamiques évolutives hors de la sphère proprement génétique et épigénétique. Ainsi devient-il possible à Homo de forger et de reforger sans cesse sa propre essence, directement transportée et sans cesse réélaborée sur le terrain socioculturel avec tout ce que cela comporte, au négatif, de rechutes culturelles tragiques toujours possibles (les progrès culturels n'étant plus gravés dans le marbre de l'ADN comme l'étaient les relativement *lentes* avancées évolutives...), mais aussi d'*accélération prodigieuses de la maîtrise humaine portant sur l'environnement*. Seulement, cette maîtrise sur l'environnement – nous y reviendrons – s'effectue d'abord... à l'*aveugle et à tâtons* puisqu'initialement, l'homme fait l'histoire... mais qu'il ne sait pour autant, ni qu'il la fait, ni comment il la fait (ni qu'il ne la fait pas ou qu'il ne la fait plus quand il invente des mécanismes culturels efficaces de blocage durable de la transformée culturelle...), double ignorance qui forme le noyau dur de l'aliénation générale de notre espèce telle qu'elle demeure jusqu'aux sociétés de classes incluses : c'est d'ailleurs ce qu'enregistre au négatif l'idée de l'« Anthropocène », et c'est à donner, pratiquement et théoriquement, un sens positif – et plus seulement une signification culpabilisante – à ce concept que tend l'idéal régulateur d'une socialisme-communisme de nouvelle génération refondant consciemment le rapport de l'homme aux autres hommes et celui de l'espèce en général – devenue *genre humain* au sens noble de l'expression, plus seulement « humanité » de fait mais « humanitude » de droit – à la nature extérieure et au corps humain lui-même devenant respectivement peu à peu *environnement humanisé* et corps humain physiquement et sportivement éduqué.

Retenons qu'en tous cas, prétendre *quitter le « berceau de l'humanité » et rêver de conquérir d'autres planètes que la Terre n'est pas de soi un crime* et que Tsiolkovski et Gagarine n'ont pas plus péché en s'arrachant à l'attraction terrestre, que Clément Ader n'a mortellement fauté quand il a conçu l'avion, qu'Hélène Boucher n'a violé le Droit naturel quand elle a réalisé le premier vol au féminin, que Léonard n'a insulté Poséidon quand il dessina le premier sous-marin... ou qu'un *Sapiens* plus audacieux et observateur que ses congénères n'a violé Gaïa ou grugé Héphaïstos quand il a réussi à produire des étincelles en utilisant l'énergie issue des frottements... *et en enseignant cette nouvelle technique à ses descendants...*

Mais comment distinguer plus précisément la *bonne transcendance*, qui permet à l'homme de se dépasser en magnifiant l'environnement, du *mauvais infini* qui ne fait que décaler/amplifier les contradictions irrésolues, et du *naturalisme réac*, lequel ne rêve en vain que de revenir à la case-départ de l'aventure technico-culturelle au risque de nier le « phénomène humain » ?

b) De la « re-terraformation » communiste consciente de la Terre comme couronnement écologique de la dialectique multimillénaire nature/culture

Pour saisir la signification progressiste d'une future re-terraformation de la Terre, on se propose ici de passer par deux étapes conceptuelles.

Fin(s) de l'histoire

La première étape du raisonnement consisterait à confronter, non seulement dans leur concept, comme nous l'avons déjà fait partiellement, mais *pratiquement et géopolitiquement*, ladite re-terraformation à ses deux opposés symétriquement possibles évoqués ci-dessus, la vénéro- et la « marso-destruction » possibles, voire déjà engagées, de notre propre planète. Déjà dans notre *Samizdat rouge* de 1987, Matérialisme et exterminisme, puis de manière plus approfondie dans le tome V de nos Lumières communes intitulé Fin(s) de l'histoire (2020, Delga), nous proposons en effet d'aller plus loin que ce qu'avait jadis proposé le philosophe kantien Eric Weil quand il opposait, de manière judicieuse mais encore purement formelle, extérieure et abstraite, la « mauvaise fin » de l'histoire par destruction ou par autodestruction de l'humanité, à la « bonne fin » de l'histoire par émancipation globale du genre humain, quel que soit le contenu social supposé (pas forcément communiste aux yeux de Weil...) de ladite émancipation. En effet, il ne suffit pas de distinguer et d'opposer conceptuellement ces deux « fins », qui mettent respectivement l'accent, l'une, sur la *mort* possible de notre espèce (à la suite d'un accident cosmique géant ou à l'issue d'une guerre nucléaire), l'autre sur son *accomplissement éthique*, en priant gentiment les hommes d'éviter la première fin de l'histoire tout en œuvrant consciencieusement à l'avènement de la seconde. Une conception dia-matérialiste, communiste et conséquemment *anti-exterministe* de la *dialectique des deux fins de l'histoire* doit plutôt nous faire comprendre qu'il faut fonder et bâtir la seconde fin de l'histoire *sur* l'entreprise technique, politique, ou technico-politique visant à mettre hors-jeu la fin mauvaise de l'histoire comme mort et extinction de l'humanité : en effet, que ce soit sur le plan technique, sur le plan politique, ou sur ces deux plans intimement articulés, la construction de la bonne fin ne s'effectue pas à côté de la mauvaise, il ne s'agit pas de travailler, *d'une part* à éviter la « mauvaise fin » et *d'autre part* à promouvoir la « bonne », mais c'est précisément *en* travaillant à éviter la mauvaise fin de l'histoire que nous pouvons dessiner dès aujourd'hui, *ici et maintenant*, la bonne fin par émancipation globale de l'humanité *et* par conjuration de la catastrophe possible c'est-à-dire, pour reprendre un texte fameux de Lénine datant de l'été 1917, en concevant et en traitant méthodiquement et politiquement « *la catastrophe imminente et les moyens de la conjurer* ». Imaginons par ex. que la mauvaise fin menace de se produire « par accident » à la suite d'une collision géante entre la Terre et un gros astéroïde analogue à celui qui fracassa la croute terrestre voici des millions d'années en provoquant la disparition brutale des dinosaures ; alors il faudrait, à notre époque, une collaboration scientifique et technique acharnée de tous les pays de la Terre, y compris des pays les plus opposés et les plus surarmés d'ordinaire l'un à l'encontre de l'autre, pays de l'OTAN, Russie et Chine par ex., pour entreprendre de frapper ou de dévier à temps, et avec suffisamment de puissance de percussion (physique, et surtout... intellectuelle), de quelque façon que l'on s'y prenne au final, le planétoïde géocroiseur susceptible de détruire toute forme de vie terrestre tant soit peu complexe. Enorme bond en avant technico-scientifique à mettre en œuvre, mais aussi, fût-ce de manière très provisoire, énorme bouleversement politique en vue car une telle « coopération de survie » montrerait subitement à des milliards d'hommes conditionnés à haïr les Chinois et les Russes, cette engeance de crypto-« communistes totalitaires » que « *la paix fait la force* » : énorme déstabilisation politique en vue des stratégies impérialistes reposant sur la confrontation nucléaire « au bord de l'abîme », sur les croisades antirouges et anti-jaunes à répétition et sur l'ainsi-dite « dissuasion » nucléaire... Bref, l'émergence construite de la bonne fin de l'histoire ne pourrait reposer que sur une activité objectivement proto-communiste de coopération internationale intégrale – le contraire d'une concurrence aveugle permanente entre Etats ! – et d'une *mise en commun planifiée* sur fond de lutte anti-exterministe de toutes les ressources disponibles, y compris pourquoi pas, si c'est le seul moyen potentiellement efficace possible, l'emploi conjugué contre l'astéroïde menaçant de *toutes* les têtes nucléaires existantes : désarmement général par utilisation conjointe et simultanée, *toutes ensemble et en même temps*, des ogives nucléaires existantes !

Une telle dialectique des deux fins, la « bonne » n'étant que la négation de la mauvaise *parce que la mauvaise est déjà elle-même objectivement et inconsciemment la conjuration anticommuniste de la bonne*, s'imposerait d'autant plus si, par hypothèse, la menace pesant sur la Terre était moins l'hiver nucléaire, d'origine anthropique ou non, que le réchauffement climatique durable à causalité au moins partiellement anthropique. Dans ce cas, les deux fins, la bonne comme la mauvaise, sont étroitement et substantiellement intriquées comme le sont dialectiquement, au prix d'une seule et même logique, l'affirmation (la bonne fin possible), sa négation (la mauvaise fin non moins possible) et la *négation de la négation* (la bonne fin advenant *pratiquement* par la négation agissante de la mauvaise : *plus égale moins par moins*). La dimension politique, voire géopolitique, de ce type de négation de la négation serait alors flagrante et l'emporterait de loin, par sa signification politique, sur la dimension technique de l'entreprise anti-exterministe tout en se la subordonnant : en effet, il s'agirait de concevoir la bonne fin, en l'occurrence le *socialisme-communisme* de nouvelle génération, par négation de l'exterminisme capitaliste, ce dernier restant en son tréfonds négation et *parade et conjuration* capitaliste au risque d'élimination du capitalisme-impérialisme par la révolution prolétarienne mondiale : un risque que, constitutivement, l'oligarchie capitaliste redoute sans doute encore plus qu'elle ne craint la mort de l'humanité dans son exhaustivité ! D'où la juste contre-parade au chantage exterministe que propose le communisme contemporain par la voix de Fidel Castro s'exclamant, depuis Cuba assiégée mais toujours résistante : « *le socialisme ou la mort, nous vaincrons !* ». Ce qui, encore une fois, signifie que le socialisme-communisme de nouvelle génération est la seule alternative, non seulement progressiste, mais proprement existentielle et vitale, à l'exterminisme capitaliste, lequel est, symétriquement, conjuration inavouée du communisme possible ainsi que l'indique la formule ultraréactionnaire et cyniquement exterministe déjà citée, et qui est la devise strictement symétrique à celle de Fidel Castro : « *plutôt (tous) morts que rouges* ! ». En ce sens, l'idée d'une terraformation de Mars collectivement et scientifiquement menée par toute l'humanité sous peine de mort collective s'affirme objectivement, que les hommes en aient ou non conscience, comme le symétrique humaniste et prométhéen de

ce que, déjà, sans nous en rendre tous clairement compte, nous sommes en train de vivre, voire en train d'orchestrer suicidairement,

! ... qu'il s'agisse de la reproduction sur Terre, *principalement par la faute d'Homo Capitalisticus*, de l'emballlement vénusien de l'effet de serre,

! ... ou bien de la patiente préparation par *Supervir Imperialisticus* d'une marso-destruction de la Terre, d'une glaciation à la fois martiale et « à la marsienne » de notre planète, non seulement à l'issue d'une guerre nucléaire réelle, mais sous l'effet dès maintenant objectivement insoutenable et accablant, d'une course aux armements sans fin qui absorbe stérilement d'énormes ressources naturelles, techniques et humaines (notamment en matière de recherche fondamentale et d'ingénierie socialement utile) qu'il faudrait mettre urgemment au service de la survie, de la santé et du développement de toute l'humanité, sans oublier la nécessité où nous sommes de mettre rapidement fin à l'extinction de la biodiversité.

Le rôle de la conquête de l'espace en général, de l'exploration martienne et de la future terraformation de Mars, est alors de faire positivement rêver – autrement dit de présenter comme éthiquement désirable et possible au moins logiquement (c'est-à-dire comme n'impliquant pas de *contradiction logique* interne) -, non seulement la terraformation de la planète rouge, non seulement la « re-terraformation » future du globe terrestre, mais la lutte actuelle, *ici et maintenant*, et par tous les moyens naturellement et techniquement disponibles, contre les catastrophes environnementales apparemment opposées mais, de fait, interactivement liées, que constituent respectivement le réchauffement climatique en cours et l'hiver nucléaire toujours militairement possible.

Repenser les forces productives du communisme ?

La seconde étape du raisonnement consisterait à utiliser le mythe terra-formiste comme une forme d'*expérience de pensée* pour concevoir ce que seraient, structurellement, la *production*, et notamment, les rapports de production et surtout, les *forces productives du communisme futur*. En effet, l'intérêt du terra-formisme martien est de poser de manière globale la question du rapport entre l'homme et son environnement naturel, d'en traiter à l'échelle systémique et planétologique, de l'envisager dans la continuité projective d'une longue série de générations humaines¹⁵, de concevoir dialectiquement – c'est-à-dire dans leurs interactions et dans leur dynamique évolutive, voire contre-évolutive, les rapports entre éléments constitutifs de la planète (réhydratation de la surface martienne, production d'oxygène libre, etc.) et dans la collaboration scientifique et technologique constante des nations composant l'humanité. Comme en outre, « *on ne commande à la nature qu'en lui obéissant* » (dixit Francis Bacon), une telle terraformation de Mars n'aurait la moindre chance d'aboutir, fût-ce très partiellement, que si elle part de l'histoire géologique et climatique, voire pré-biologique martienne – que les missions actuelles visent à reconstituer – pour que, autant que faire se pourra, la terraformation de Mars ne soit pas un viol interplanétaire mais qu'elle pût ressembler un tant soit peu à une « re/marsisation » utilisant au mieux les ressources de la planète, la terraformation martienne obligeant symétriquement, si l'on ose dire, à une révolution politique terrienne et à une « contre-évolution » écologique martienne. En effet, il serait indispensable de maîtriser tout cela à fond, conceptuellement et pratiquement, si nous voulons avoir chance, à horizon humainement visible, d'entreprendre l'urgente re-terraformation de la Terre elle-même : c'est-à-dire et pour le dire vite, la régénération techniquement élaborée et scientifiquement instruite de l'air, de l'eau, des sols et du « feu » (des formes renouvelables d'énergie) indispensables à terme au maintien de la vie complexe, dont la vie humaine, sur Terre. De la sorte, la « re-terraformation de la Terre », c'est-à-dire la suite planifiée d'opérations nécessaires pour modérer, voire stopper le réchauffement climatique, assainir l'air, les sols et les océans, reboiser les forêts dévastées, inverser les processus de désertification, mettre en place avec l'aide de la recherche fondamentale de nouvelles sources propres et inépuisables d'énergie, pourrait libérer toute sa charge historique techniquement et socio-politiquement révolutionnaire : ainsi, la production communiste et les forces productives de l'avenir ne se résument-elles pas mesquinement à fabriquer les mêmes choses qu'aujourd'hui d'une manière plus rapide et plus « éco-compatible », mais elle pourrait effectivement se fixer pour tâche grandiose de reconstituer (scientifiquement, techniquement, artificiellement...) les conditions environnementales (initialement « purement naturelles »), parmi lesquelles la biodiversité animale et végétale, d'une vie humaine permettant la culture et l'émancipation de tous les peuples et de chaque individu. L'avantage en effet de la terraformation martienne est de faire apparaître l'écologie à venir, non pas seulement comme une contemplation, une conservation, voire un « non-agir » sur la nature, mais bien comme une production véritablement grandiose, comme une « éco-poïèse » sans précédent par son envergure, par sa durée multiséculaire et par sa salutaire et incontournable ambition. Symétriquement, le mythe terra-formiste fait apparaître paradoxalement, et pour une part nous l'avons dit, oniriquement, la production humaine de l'avenir comme *pour une part*, conservation et re/production socialement, techniquement et scientifiquement instruite des conditions terrestres et organiques ayant permis et devant permettre à l'avenir le maintien et le développement d'une vie humaine en tant qu'humaine, c'est-à-dire d'une existence libre, consciente et solidaire. Et loin de nous détacher les hommes futurs de leur statut de Terriens, une telle aventure à la fois anthropologique et cosmique ferait de nous des Terriens par choix puisque nous aurions aussi, par hypothèse, la possibilité de nous établir ailleurs.

¹⁵ Car dans le meilleur des cas, il faudrait à la fois des siècles de travail planifié ininterrompu et aussi, voire surtout, une *détermination* transgénérationnelle multi-séculairement maintenue pour approprier Mars à l'homme. Et aussi sans doute, pour approprier à Mars les comportements humains... Il ne suffira pas d'« amarsir », il faudra aussi et surtout « s'amarsir »...

Il suffit pour cela de saisir le « moment actuel » où nous sommes désormais historiquement et évolutivement situés dans le devenir multimillénaire de l'histoire humaine en cessant d'envisager l'histoire seulement de manière immédiate ou seulement à l'échelle de quelques générations.

Pour poser de « (re-)devenir-librement-terrien » de l'homme communiste à venir et situer pleinement le mythe terra-formiste martien dans la dialectique multimillénaire de la genèse à la fois évolutive et historique de l'homme, nous pourrions alors résumer les choses comme suit :

a) Affirmation : l'évolution naturelle aboutissant (entre autres) à l'émergence de primates bipèdes, de type « australopithèques », suscite l'émergence d'une espèce productrice d'outils, de techniques et de langages héréditaires et apprenables, l'espèce humaine ou préhumaine ; laquelle espèce, dès lors, se met à produire en masse des moyens extérieurs à son propre corps et étrangers à son ADN, et notamment à maîtriser le feu et la métallurgie, et, sans cesser d'appartenir à la nature par son corps et par son environnement global, construit une et plusieurs cultures sans cesse susceptible de transformations éventuellement cumulables ; dans un premier temps, cette espèce nouvelle à la fois parlante et fabricante, reste écrasée physiquement, économiquement, techniquement et donc aussi symboliquement par la nature environnante. Que l'on revoie la scène saisissante du roman *La guerre du feu* (et du film qu'en a tiré Jean-Jacques Annaud) où l'on voit Naoh, le chef du commando que le clan des Oulams a chargé de ramener coûte que coûte le feu à sa tribu frigorifiée, ramper vers les mammoths dont il doit traverser le territoire, en s'agenouillant devant eux les yeux baissés et une offrande de plantes comestibles à la main : telle est l'origine de ce que Marx et Engels appelaient les « *religions de la nature* » où l'homme, dominé par des forces qu'il place très au-dessus de lui, herbivores géants, grands prédateurs, mais aussi fleuves, volcans, tonnerre, Ciel et surtout « Terre-mère » leur rend un culte et multiplie les pratiques magiques et totémiques à leur égard faute de pouvoir encore les expliquer rationnellement et les maîtriser techniquement.

b) Négation : en accroissant peu à peu, au prix de moult périodes de stagnation, de conservatisme socialement organisé et produit et/ou de franches régressions technico-sociales, son outillage, son armement et ses savoir-faire transmissibles, en passant peu à peu (pour couper court à travers les millénaires et « révolution néolithique » oblige !), à l'agriculture et/ou à l'élevage, puis aux premières Cités-Etats, à l'organisation planifiée de grands travaux hydrauliques ou religieux ainsi qu'à l'art de décompter, d'écrire et de lire, ladite espèce déplace du même coup peu à peu l'assise matérielle de son essence ; cela s'opère de manière complexe, sinieuse, interactive¹⁶ et longtemps réversible, mais pour finir, le centre de gravité de l'espèce humaine et du processus d'humanisation se décale de la strate ontologique « naturelle », initialement purement évolutive et zoologique, dans laquelle la nature domine encore de mille façons au sein même de la « culture », vers une strate ontologique qualitativement nouvelle de la culture et de l'historicité, laquelle constitue à la fois le produit évolutif de la première strate ontologique et son active négation/transformation technique : dans cette phase nouvelle, qui n'est rien moins qu'une révolution ontologique, c'est la culture qui en vient peu à peu à dominer au sein même de l'élément naturel : domestication des animaux et des plantes¹⁷, notamment des céréales, la culture se faisant agri/culture et le travail humain labourant et jardinant de plus en plus largement et profondément les paysages et la circulation des eaux : la nature devient alors « environnement » tandis que la pierre – et le tailleur de pierre lui-même ! – se font parallèlement et par nécessité, de plus en plus « polis ». Par *historicité*, entendons le fait ontologique décisif, signalé par Hegel et exploré par Engels et Marx, que l'*Homo faber/loquax/sapiens* émergent ne se contente pas d'« avoir » une histoire pleine de contingences bizarres et présentant une allure chaotique, mais qu'il *devient essentiellement* histoire, c'est-à-dire aptitude, non plus seulement à exprimer sa « nature » préalablement donnée, en un mot son hérédité génétique et épigénétique, en les projetant sur le milieu environnant et en prélevant directement sur lui sa provende (cueillette, chasse, pêche, aménagement d'abris provisoires...), mais capacité culturelle formée de *transformer son essence sociale*, l'enjeu du devenir historique humain étant cette forme de *transcendance matériellement construite* qui permet à l'homme de se transformer lui-même (éducation) tout en modifiant son milieu et en transmettant ses acquis matériels et psychiques à la génération ultérieure (héritage social). Notons à l'usage des « marxistes » sommaires qui souriraient devant l'emploi de ce langage quelque peu hégélien et d'allure superficiellement religieuse, que c'est justement parce que, *via* le travail, l'homme se fait lui-même en refaisant son environnement devenant peu à peu « milieu social/environnement humanisé », que Marx et Engels ont eu raison de fonder le matérialisme historique en plaçant le « mode de production » et son étude au centre du devenir historique et de la science historique elle-même : un peu de dialectique, donc, semble nous éloigner du matérialisme historique, mais beaucoup de dialectique *matérialiste* y ramène comme de juste.

Or, insistons-y, cette transformation du monde/auto-transformation de soi que constitue l'historicité, est immédiatement *négation de la nature*. De la nature extérieure, peu à peu aménagée – y compris au fin fond de l'Amazonie, comme le montrent certains travaux de l'anthropologue Philippe Descola, lesquels montrent combien les Jivaros « jardinent » la jungle équatoriale prétendument « vierge » – en nouvel *environnement* humain, mais aussi de la « nature » humaine et « intérieure » avec, en particulier, de constants changements révolutionnaires

¹⁶ Car la culture et le travail deviennent à leur tour des facteurs majeurs de la sélection... « naturelle ». En effet, la nécessité qui s'impose désormais aux individus en voie de civilisation de s'adapter au travail et à la culture préexistante opère sans cesse un tri entre eux et par conséquent, sélectionne aussi inconsciemment leur descendance de manière à accuser les traits anatomiques et autres (par ex. la longévité de l'enfance) qui facilitent l'acculturation...

¹⁷ Et plus secrètement, domestication de l'homme lui-même par les plantes et par les animaux « domestiques »...

de la manière qu'ont les hommes de « faire-sujets » et de fabriquer de la subjectivité selon les temps et selon les espaces¹⁸. Toutefois, en s'amplifiant et en se mondialisant peu à peu sous la coupe prédatrice et uniformisatrice du capitalisme-impérialisme-exterminisme, cette négation de la nature ambiante et des conditions de vie naturelles, puis « naturelles/environnementales » de l'humanité, finit par menacer l'existence même des hommes lesquels, s'ils ne changeaient pas radicalement leur mode d'insertion dans la nature, donc l'orientation même de leurs *forces productives*, ainsi que *leurs modes de relation entre eux, spécialement, leurs rapports de production*, donc aussi leurs formes de consommation, périraient inéluctablement. C'est alors que devient nécessaire, au sens de « vitale », sous l'épée de Damoclès de ce que nous avons nommé une « marso-destruction » de la Terre et/ou d'une « vénéro-destruction » du climat terrestre, une période nouvelle de...

C) Négation de la négation qui définit largement le « moment actuel » dans lequel nous vivons et militons. Par elle, les hommes sont à la fois conduits à *renaturaliser la culture* – à faire centralement place à la question écologique (donc à « reterraformer » la Terre) – et à *dénaturaliser, dés-ensauvager et reciviliser la société* – donc à éliminer de la sphère sociale les barbares rapports de production capitalistes (propriété privée de la terre, des usines et des savoirs brevetés, concurrence au couteau entre Etats, rivalités destructives entre capitalistes, jalousies intenses entre prolétaires en quête d'emploi...). Tel serait le contenu d'une re-terra-formation de la Terre qui fût amenée à reproduire scientifiquement les conditions de l'habitabilité terrestre et qui, du même geste, aurait pour tâche d'humaniser radicalement les rapports sociaux de manière telle (c'est l'objet central du communisme pour Marx) que « *le développement de chacun devienne la condition du développement de tous* ». Dans cette occurrence, la *nature naturante, puis cultivante*, des origines devient, s'il est permis de détourner quelque peu une terminologie chère à Spinoza, une *nature (re-)naturée*. A noter que, par pure hypothèse d'école, quand bien même l'homme nouveau du communisme serait capable de régénérer la Terre au point de la refaire telle qu'elle était avant l'intervention humaine, cet apparent retour à la case-départ de l'histoire n'en serait un qu'en apparence, de même que si j'étais capable de reproduire à la perfection un tableau de Giotto, ce tableau nécessairement gorgé de second degré et de « manière » serait extrêmement différent, voire carrément différant au sens de Derrida, du tableau original et « virginal » : la seconde fois n'est jamais une « seconde première fois » mais seulement une « première seconde fois » et c'est ce qui fait que la *répétition* derridienne n'est jamais, pas plus que la *négation de la négation* hégélienne, un pur retour du Même : *renaturaliser appartient ainsi irrémédiablement à l'ordre de la culture et relève même du progrès culturel suprême*, à la manière d'un maquillage ou d'une esthétique naturaliste destinés à « *faire plus naturel que nature* ». Dit autrement, si fidèle que soit aux essences arborées primitives l'œuvre humaine de reforestation, elle ne conduira jamais à refaire une « forêt vierge » si bien que les forêts du Berry replantées par Sully, Richelieu et Colbert dans le dessein de fournir la Royale en mâts de navire et en bois de marine ne sont en rien les mêmes que celles que parcourut jadis César partant à la conquête de la « Gaule chevelue »...

CONCLUSION

C'est en quoi le mythe terra-formiste martien est stimulant : il nous apprend en effet, pour peu qu'on le dépouille de ses mésusages idéologiques capitalistes et/ou réactionnaires, qu'une re-terra-formation de Mars ne pourrait faire droit pleinement à la nature qu'en surélevant la culture au-dessus d'elle-même et qu'en la dés-ensauvageant : « *Socialisme ou barbarie ?* », résumait déjà Rosa Luxemburg à l'orée du premier conflit impérialiste mondial. Tant pis pour ceux qui, cédant cyniquement ou inconsciemment à l'air du temps contre-révolutionnaire et secrètement exterministe, ne rêvent que d'opposer la nature au progrès, qu'ils idéalisent nostalgiquement une nature barbare, inhumaine et sanglante, ou qu'ils se fantasment tristement en immortels robots augmentés ayant à jamais perdu toute attache charnelle, tout ancrage terrien et toute subjective *historicité*.

*****Réflexion complémentaire sur la question : Que nous révèle la thématique terra-formiste sur la question du sens (de la nature, de l'histoire, de l'existence) ?

Selon le point de vue de classe à partir duquel on l'aborde, la question de la terra-formation de Mars conduit à deux approches antithétiques de la question du sens.

Si on l'aborde du point de vue capitaliste, celui d'une « frontière » en constant déplacement guerrier, comme l'était sans cesse au XIX^{ème} siècle la mouvante « frontière » des USA, blancs, virils, protestants, anglo-saxons et capitalistes, s'étendant indéfiniment vers le Nord, le Sud et l'Ouest aux dépens des Amérindiens, des Français, des « Chicanos »¹⁹, la terra-formation dit seulement que l'on se refuse à poser la question du sens de l'existence et que l'on n'envisage pas davantage de traiter et de résoudre les problèmes que pose ici et maintenant le mode

¹⁸ Ces variations de la manière de faire sujet, de se rapporter à ce que Lévi-Strauss et Lacan nomment le Symbolique, nous semblent, bien plus que l'étude préférentielle des « sociétés premières », l'objet distinctif de l'ethnologie. Ce qu'avait d'emblée compris Montesquieu dont Les lettres persanes sont la première étude ethnographique décalée et distancée des sociétés occidentales monarchiques et chrétiennes à partir d'un point de vue « oriental ».

¹⁹ ... Sans oublier bien sûr les Africains de la côte Ouest, « commerce triangulaire » et traite négrière aidant : car les centaines de milliers de jeunes Africains asservis formaient en quelque sorte l'*arrière* invisible et sans cesse réalimenté du processus transfrontériste : il n'existe pas de « magie » dans l'expansion infinie du Même capitaliste et marchand, seulement une incessante réinitialisation cannibalisante effectuée dans un constant déni de soi. Marx le dit autrement quand il parle de l'accumulation capitaliste primitive dans Le Capital et qu'il déclare que « *par tous les pores, le Capital sue la boue et le sang* ».

de vie capitaliste (ce que les Américains appellent naïvement l'*American Way of Life*): on se contente alors de reporter indéfiniment à plus tard et à plus loin un mode de vie autodestructif que structure la quête éperdue du profit maximal et tout ce qui l'accompagne, l'accumulation et la suraccumulation capitalistes, le consumérisme effréné avec leur cortège de destruction successive des milieux naturels et de pillage des terres d'autrui. Marx avait d'emblée tout résumé quand il déclarait dans Le Capital que « *le capitalisme n'engendre la richesse qu'en épuisant ses deux sources, la Terre et le travailleur* ».

Négation du sens et affirmation religieuse du sens : deux formes symétriques du même nihilisme

Si l'on aborde la question du sens d'un point de vue franchement communiste et dia-matérialiste, la question de la terraformation (de Mars, mais aussi, celle de la « re-terraformation » de la Terre) doit être située au sein d'un processus bien plus vaste, à la fois naturel/évolutif et historico-culturel. Pour comprendre cela, il faut d'abord faire table rase de deux conceptions opposées en apparence, mais en réalité complémentaires, dont la fonction idéologique est de prendre en étau et de verrouiller la possibilité même d'une conception matérialiste-rationaliste du sens : j'ai en vue, d'une part, les *métaphysiques de l'histoire et/ou de la nature* (par ex. le « Dessein intelligent » en vogue aux Etats-Unis) qui voient dans l'évolution naturelle et dans l'histoire humaine l'effectuation d'un Plan divin, d'une Providence, qu'il s'agisse d'un Ordre naturel suprême (c'est le cas dans la *Profession du vicaire savoyard* cher à Rousseau) ou d'une « Raison dans l'histoire » (comme chez Hegel), toutes conceptions d'inspiration ouvertement théologique qui tendent à subordonner l'histoire, y compris celle de la Nature (évolution), à l'action d'une Cause finale extérieure et supérieure au devenir matériel, qu'il soit d'ordre naturel ou de nature sociohistorique. Ce *finalisme*, que l'on retrouve dans la plupart des philosophies de l'histoire (Bossuet, Kant, Condorcet et bien sûr, Hegel), et, au moins en première analyse concernant l'évolution naturelle, chez Bergson ou chez Teilhard de Chardin, a dès longtemps été infirmé par la *critique matérialiste-rationaliste des causes finales* telles que l'exprimèrent les Atomistes antiques Démocrite, Epicure et Lucrèce, et, s'agissant des Modernes, l'ultra-copernicien Baruch Spinoza²⁰ et pour une part, Blaise Pascal. J'ai d'autre part en vue le *nihilisme contemporain*, qu'il s'exprime dans l'idée que *rien n'a sens*, et qu'en conséquence, *tout se vaut/rien ne vaut* (c'est, aujourd'hui encore, la justification ultime de l'exterminisme) : car si tel est le cas, autant vaut en pratique s'adonner à la recherche effrénée du fric, du sexe à gogo et de la toute-puissance, voire « *cramer la ficelle par les deux bouts* » à la manière du sacro-saint Gainsbourg, grand-maître du nihilisme hédoniste et blasé. *Cet éloge vulgaire et débraillé du délabrement* prendra même à l'occasion une allure « scientifique » et « distinguée » quand il cultivera l'idée – pas totalement fautive mais pour le moins unilatérale ! – que la « flèche du temps » physico-cosmique ne saurait s'orienter que vers l'accroissement maximal du désordre, du chaos et de ce que les thermodynamiciens mesurent sous le nom d'*entropie* : telle était notamment la conviction, *entropiquement triste* si je puis dire, du devenir social et naturel que défendait Claude Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurale*²¹ en faisant référence au *Second Principe de Carnot* et en prédisant lugubrement l'irréversible « *mort thermique de l'Univers* »²². A bien y regarder, *ces deux conceptions d'allure opposées, le finalisme théologique et le nihilisme pseudo-matérialiste, se rejoignent et se complètent parfaitement sur les plans éthique et politique* : bien qu'elles s'affrontent l'une à l'autre à un premier niveau, elles convergent pour placer les valeurs et les fins en dehors du monde matériel et de l'histoire concrète – donc hors de portée de l'action concrète des hommes, qu'elle soit militante, technique ou éthique –, soit que la valeur motivante soit située en un Dieu suprême, Premier Moteur et cause finale du monde comme c'était déjà le cas chez Aristote, soit que la valeur soit déniée en tant qu'illusion pure et simple²³, ce qui ouvre la voie au cynisme total, voire à l'exterminisme le plus échevelé...

Immanence et objectivité du sens d'un point de vue dia-matérialiste

La voie d'une recherche dia-matérialiste du sens étant dégagée²⁴, il nous faut alors partir de l'idée que, pour le matérialisme dialectique, le sens n'a besoin ni d'être « créé » (toute action humaine présuppose un sens, voire un *non-*

²⁰ Notamment dans l'étincelant *Appendice à la première partie de l'Éthique*.

²¹ *Entropologie* structurale serait mieux dire tant le message *idéologique* fondamental de Lévi-Strauss, par-delà les avancées scientifiques réelles qu'il a permis, aura surtout servi à nourrir le déni « postmoderne » et néopositiviste du progrès naturel et social sous l'apparence gauchie d'un droit universel (et bien venu) des « peuples premiers » à la différence... (voire à l'indifférence, à y regarder de plus près ?).

²² En clair, sa dispersion finale, au terme de l'expansion, dans le vide absolu, un quasi analogue de l'anéantissement par plongée glaçante vers le zéro absolu des particules de matières condamnées au néant de toute interaction physique.

²³ Nietzsche, qui était certes très réactionnaire en politique, mais qui n'en était pas moins d'une redoutable subtilité, avait compris que la religion, avec ses idéaux ascétiques dévaluant la chair, et le nihilisme ordinaire, avec son hédonisme désespéré, forment les deux faces d'un hyper-nihilisme qui, comme dit Zarathoustra, « *nie le sens de la Terre* » en dévaluant de deux manières complémentaires le devenir naturel. Car en plaçant la valeur en dehors et au-dessus de la nature, c'est-à-dire du seul être qui soit, la religion nous dit à son insu (inconsciemment mais objectivement) que *la valeur coïncide avec le néant*. Ce qui revient à affirmer que *le néant vaut plus que l'être ou que l'être ne vaut rien*. Il est d'ailleurs aisé de démontrer, comme nous l'avons fait dans *Lumières communes* (T. 1) que si Dieu est l'être parfait – c'est-à-dire dénué de contradiction et de devenir –, alors il n'existe pas puisque ce qui ne se meut pas, car n'agissant sur rien et ne subissant rien, est alors identique au néant : *l'être pur et le néant pur sont la même chose* établit nettement Hegel dans son analyse célèbre de la dialectique de l'être et du non-être (*Grande Logique*, T. 1, 1^{ère} section). Bref, ce qui ne fait rien ni ne peut rien faire n'est rien. C'est, selon nous, la meilleure, voire la seule, preuve de l'inexistence de Dieu : *s'il n'est pas, il n'est pas, mais s'il est, il n'est rien ; donc il n'est pas*. CQFD.

Du reste, si l'être vaut moins que le néant, il faut avouer que, comme osait le dire jadis le poète grec Théognis de Mégare, « *le mieux est de ne pas naître ou, si l'on est né, de franchir au plus tôt les portes d'Hadès* », le dieu de la mort. Encore les Anciens ne disposaient-ils pas des moyens militaires permettant de détruire l'humanité... Mais si vraiment l'être ne vaut rien, pis, s'il vaut moins que rien, alors l'homme ou la classe qui détruiraient l'humanité, voire la biosphère, serait paradoxalement le plus grand philanthrope qui soit. Comment mieux justifier l'exterminisme impérialiste ?

sens, au moins objectif et inconscient), ni d'être « parachuté » du dehors sur la réalité²⁵ et que, par ailleurs, l'*axiologie* – le niveau propre des « valeurs », politiques, éthiques, esthétiques, etc. - ne peut être opposé de manière duelle au niveau dit ontologique, qui est celui des états de fait et de leur devenir. Souvenons-nous de la manière dont le « *matérialiste pratique* » Marx, affrontant alors les socialistes utopiques et leur programmation teintée d'arbitraire subjectif, définissait déjà le communisme en 1845 (trois ans avant la parution du *Manifeste du Parti communiste*) dans une note infrapaginale fameuse de *L'Idéologie allemande* : « *le communisme, écrivait alors le jeune Marx, n'est pas un idéal auquel la réalité devrait se plier : nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état de choses existant* ». Cela signifie, non pas que les idéaux politiques, et notamment l'idéal communiste, ne seraient qu'illusions, encore moins que lesdits idéaux ressembleraient tant soit peu à l'idée d'une République platonicienne sur laquelle la réalité sociale serait sommée de se régler tant bien que mal : génétiquement et structurellement, les idéaux véritables – entendons par là ceux qui, dépassant le stade de pures rêveries personnelles finissent par se structurer en vastes hégémonies culturelles se disputant la prédominance idéologique –, sont, tant génétiquement que structurellement, la *projection idéale et historiquement déterminée des tendances objectivement dessinées par les contradictions réelles en tant qu'elles peuvent se dépasser*. Alors que la régression – sociale, historique, voire naturelle – se définit comme le processus par lequel telle ou telle réalité sociale ou naturelle (par ex., les sociétés humaines) impuissante à dépasser ses contradictions parvenues à maturité retombe lourdement sur des formes d'existence antérieures auxdites contradictions, voire implose et s'autodétruit carrément (comme l'ont fait de nombreuses sociétés par le passé²⁶), le progrès, la marche vers le « mieux » est ce qui permet à la contradiction réellement existante de se dépasser et pour ainsi dire, de relancer son développement à un niveau qualitativement supérieur : tel est le cas du communisme rapporté au capitalisme, non pas parce que les communistes « préféreraient » subjectivement le collectivisme à l'individualisme bourgeois, mais parce que, objectivement et matériellement, les contradictions de classes croissantes de la société capitaliste ne peuvent très logiquement se résoudre qu'en donnant lieu, par la révolution prolétarienne, l'expropriation capitaliste et la construction du socialisme-communisme, à une société sans classes... rendant du même coup sans objet l'idée même de lutte des classes : le communisme apparaît alors dialectiquement sous la forme d'une *négation de la négation* – Marx le redit avec force dans *Le Capital* – puisque la société capitaliste de classes (affirmation) donne nécessairement lieu à une lutte des classes prolétarienne (négation) dont le triomphe révolutionnaire conduit jusqu'à son terme permet l'avènement d'une société sans classes (négation de la négation) dans laquelle les individus peuvent enfin s'accomplir comme tels. Alors qu'à l'inverse, le triomphe répété de la bourgeoisie dans l'affrontement de classes, et a fortiori le triomphe de la contre-révolution bourgeoise sur la révolution communiste, ne fait que reconduire la lutte des classes en la portant à des niveaux successifs de plus en plus incandescents et de plus en plus destructifs pour l'humanité qui en est le support historique. Car, si paradoxalement que ce soit, les communistes ne sont pas venus pour exalter la lutte des classes, phase encore passablement préhistorique, obscurément dé-socialisante et barbare du développement humain, mais pour abolir les conditions même de la lutte des classes en accouchant d'une société sans classes où l'idée même qu'ait pu exister jadis une lutte des classes paraîtra aussi saugrenue que n'est devenue l'idée de guerre des religions dans une société laïque tant soit peu accomplie. A l'inverse, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde – puisque leur idéologie officielle fait vertu de la fausse et hypocrite « collaboration des classes » entre exploités et exploités -, les bourgeois anticommunistes sont les plus fermes et inconscients suppôts d'une lutte des classes dont ils ne cessent de nourrir objectivement l'aiguïssement et les formes les plus en plus potentiellement explosives : d'où leur surprise totale quand la « mort du communisme » n'aboutit pas, comme espéré, à la « fin de l'histoire » (et encore moins à celle de la préhistoire barbare où nous continuons de barboter...), mais qu'elle enfante au contraire au creusement vertigineux de tous les antagonismes autodestructifs que couve en son sein l'obsolescente société capitaliste-impérialiste depuis longtemps devenue grosse de toutes les fascisations et de toutes les exterminations...

Des fins sans finalité ?

Observons en outre qu'il n'y a aucune fatalité, aucune « providence » cachée dans la façon dont l'incessant creusement des antagonismes propres au capitalisme dessine objectivement, « en creux », une tendance au communisme qui a de loin précédé l'apparition du premier parti communiste²⁷. En effet, Marx et Engels ne disant jamais que le processus de passage du capitalisme au communisme est fatal, écrit quelque part dans le « Ciel » des idées par on ne sait quelle « Raison » présidant secrètement aux péripéties de l'histoire. Au contraire, Marx et Engels n'ont pas exclu que la classe prolétarienne s'avère finalement inapte à mener la révolution communiste à son terme²⁸, ils ont même anticipé théoriquement, non sans faire montre d'une stupéfiante précision²⁹, sur les conditions matérielles dans lesquelles une société communiste incomplètement formée pourrait *in fine* involuer et reconduire à l'exploitation de classe initiale (pour le dire en langage politique : à la contre-révolution bourgeoise et à la

²⁴ Nous l'avons explorée méthodiquement dans le chapitre ... du Tome V de *Lumières communes*, Delga, 2020, pp. ... à ...

²⁵ Voir à ce sujet l'analyse que proposait l'éminent psychologue scientifique soviétique Alexis Leontiev de la motivation des actions et des « opérations » humaines dans *Le développement du psychisme*.

²⁶ On peut penser, semble-t-il, non seulement à l'Empire romain, mais à l'Empire d'Angkor ou aux défunts Empires pharaoniques et mésopotamiens. Marx et Lénine résumaient les choses en disant qu'il ne suffit pas, pour qu'une société se révolutionne, qu'elle soit parvenue au seuil critique que lui fixe le développement de ses contradictions motrices (c'est-à-dire au seuil critique où le développement tourne au blocage historique récurrent), encore faut-il qu'existe aussi en son sein une classe révolutionnaire capable de faire la révolution et d'assurer la transition vers un ordre supérieur. Et, ajoutera Lénine à propos de la transition qui mène du capitalisme au communisme, que cette classe révolutionnaire dispose d'une théorie scientifique et d'une organisation politique d'avant-garde lui permettant de diriger consciemment cette transformation.

restauration capitaliste). Et surtout, Engels, puis Lénine, sans parler de Jaurès et de Luxemburg, deux auteurs dont les apports théoriques respectifs doivent être connus des léninistes sérieux, ont vu venir de loin la dégénérescence impérialiste du capitalisme avec sa contre-tendance lourde (qui n'abolit pas pour autant la tendance indéradicable et dominante au communisme) au « *trust tendu vers l'extermination* », selon le mot de Jaurès : une société dans laquelle l'oligarchie capitaliste, paradoxalement formée par le jeu même de la concurrence, finirait par préférer à la « *fin pleine d'effroi* » dont la menace sourdement la révolution prolétarienne possible, l'« *effroi sans fin* » que lui promet une société capitaliste-impérialiste engagée, depuis 1914 au moins, dans une interminable agonie historique. Bref, ce n'est pas seulement pour des raisons toutes conjoncturelles que, à notre époque, le communisme apparaît comme un *anti-exterminisme conséquent*, de même que, symétriquement, l'exterminisme et ses contreforts ultraréactionnaires multiples, fascisation politique, intégrismes religieux sanglants, chasses aux sorcières récurrentes, constituent les formes les plus conséquentes – fussent-elles quel que part suicidaires ! – de l'anticommunisme obsédant des classes dominantes.

Uniquement destructive, la « flèche » du temps cosmique ?

Cela étant, il faut comprendre comment le sens peut, objectivement et surtout, *logiquement*, émerger tant bien que mal – sans être lui-même piloté en amont, faut-il le dire, par une finalité consciente de nature divine ou de facture eschatologique – de l'histoire même de la nature (l'évolution cosmique, chimique, géologique, biologique...) et du devenir naturel et historique. Comme nous l'avons montré dans Lumières communes (T. III, Sciences et dialectique de la nature), la tendance « entropique » du développement naturel et social soulignée par Claude Lévi-Strauss n'est pas la seule à se manifester au fil du devenir cosmique en orientant la « flèche du temps » dans le sens de la destruction, du désordre, voire de ce quasi-néant des interactions que signifie la « *mort thermique de l'univers* ». Si cette tendance existe incontestablement, et s'il est vrai qu'elle est notamment portée par la tendance cosmique à l'expansion, au refroidissement et à la dispersion tous azimuts et à l'infini (ce que Hegel résumait en son temps sous le nom de force de « répulsion »), qui plus est, accélérée, de la matière composant l'univers, elle est contrebalancée par une *contre-tendance* beaucoup plus... *constructiviste* dessinant, si l'on peut dire, une autre face de la temporalité cosmique. Cette tendance dite *néguentropique*, fût-ce partiellement et localement, à la *complexification*, à l'*individualisation*, à la relative *stabilisation* et à l'*autonomisation croissante des formations matérielles* voit successivement émerger dans l'univers post-« big-bang » en rapide refroidissement expansif, d'une part, du côté du « macrocosme » et de la cosmogonie proprement dite, des condensations astrophysiques partielles et locales formées sous l'influence de la gravitation – laquelle prédomine au niveau local (nébuleuses, galaxies, amas et superamas, et au sein de ses giga-formations cosmiques, étoiles, astres à neutrons, trous noirs et super-trous noirs galactiques, supernovas) - ; d'autre part, du côté de la physique de l'infime et au niveau du « microcosme », des formes de plus en plus complexes d'*auto-organisation* de la matière : du chaotique *plasma initial* infernalement chaud finissent par se détacher des *particules* proprement dites (objets de la *physique des particules et des interactions fondamentales*), par se distinguer les *photons* et les futurs *baryons* (franchissement par les photons du « Mur de Planck ») ; après quoi se consolident les *noyaux atomiques*, objets spécifiques de la *physique nucléaire*, lesquels, par la suite, captent des électrons en formant des *atomes* (objets de la *physique atomique*), lesquels composent à leur tour, directement ou médiatement, par l'entremise des macro-usines nucléaires que constituent les étoiles puis les supernovas, les *molécules*, les *macromolécules* d'hydrocarbure étant en quelque sorte usinées à leur tour à la surface des comètes et des astéroïdes (tout cela formant l'objet de la *chimie* et de l'*astrochimie* dans lesquelles convergent à nouveau la cosmogonie et la physique de l'infime). Et tout cela aboutit ici et là – quand les conditions géologiques, océaniques, climatiques, etc. s'y prêtent enfin,

²⁷ Il suffit de relire le célèbre incipit du Manifeste du Parti communiste « *Un spectre hante l'Europe, celui du communisme* ». Immanente au capitalisme en tant qu'il creuse sa propre tombe et « *produit lui-même ses propres fossoyeurs* », la tendance objective (et donc, tôt ou tard, subjective) au communisme est très antérieure à la transformation de la Ligue des Justes allemande en premier Parti communiste international de l'histoire sous l'impulsion des tout jeunes Marx et Engels. La tendance au communisme – comme à notre époque où il est réputé « mort » sans pour autant que la bourgeoisie ne cesse de le retuer en grandes pompes chaque matin ! – émerge donc d'abord sous la forme de... l'anticommunisme, de même que l'exterminisme constitue la pré-parade ultime, la « botte de Nevers » historique que la bourgeoisie décadente fourbit en secret contre la renaissance communiste toujours objectivement possible. Jacques Derrida, avec lequel nous esquissions de premiers contacts prometteurs lorsque la mort le faucha très prématurément, avait magnifiquement compris cela – dans le style et le mode de conceptualisation qui lui étaient propres – quand, dans son livre courageux et subtil intitulé Spectres de Marx, il proposait de concevoir le communisme comme « hantise » du capitalisme... Car Messieurs les bourgeois et petit-bourgeois anticommunistes et sociaux-démocrates, restez sur vos gardes et dormez en arme : le propre des « revenants » n'est-il pas précisément de... revenir jusqu'à ce que justice leur soit enfin rendue ?

²⁸ Le plus grand révolutionnaire de tous les temps, Lénine, a même marqué sa grave préoccupation à propos de ce que, dans notre livre de 1997 paru au Temps des cerises, Mondialisation capitaliste et projet communiste (Troisième Partie intitulée Pour une analyse révolutionnaire de la contre-révolution) nous avons appelé la « *distorsion impérialiste de la transition au communisme* ». En effet, en raison de cette distorsion – celle qui permet à l'impérialisme d'exporter le gros des contradictions capitalistes à l'extérieur des « métropoles », la révolution devient plus aisée à effectuer dans les pays de la périphérie capitaliste où les antagonismes sociaux deviennent vite incandescents en raison de l'extrême misère du prolétariat et de la paysannerie. En revanche, ces pays étant faiblement industrialisés et ne l'étant qu'en fonction du marché mondial – qui leur échappe par définition -, il leur est objectivement difficile de construire un socialisme-communisme viable. A l'inverse, les conditions du socialisme s'accumulent dans les pays centraux du capitalisme-impérialisme en raison du triomphe en leur sein de ce que Lénine appelait le capitalisme monopoliste d'Etat. En revanche, les conditions de l'explosion révolutionnaire s'estompent car l'existence du surprofit impérialiste permet à l'oligarchie monopolistique de soudoyer les couches supérieures du prolétariat en alimentant le réformisme, aujourd'hui, le social-supranationalisme européiste. Si bien qu'il ne faut pas seulement analyser la contre-révolution en URSS comme le résultat d'une malfaisante déviation bureaucratique interne mais comme l'effet différé à l'Est d'une déviation social-démocrate (donc social-impérialiste) de longue durée dans les pays demeurés aux mains du capital. « De te fabula narratur » (« c'est de toi qu'il s'agit dans ce récit » !) dirait un nouveau Marx à l'adresse des petit-bourgeois sociaux-impérialistes et sociaux-maastrichtiens (euro-trotskistes, euro-« communistes », euro-écologistes, etc.) accablant sans mesure le « modèle léniniste » (sic) russe, alors qu'eux-mêmes n'ont fait, à l'Ouest, que hurler avec la meute antisoviétique. Sans, bien entendu, faire quoi que ce soit à *domicile* pour accomplir cette « révolution mondiale » ou « européenne », dont ils ne cessent de se gargariser vainement !

que ce soit sur Terre ou, peut-être aussi, sur d'autres planètes (ou satellites telluriques de planètes) solaires et extrasolaires orbitant dans la « zone habitable » de leur étoile respective – à l'émergence de *proto-vivants*, objet propre de la *biologie moléculaire*, capables de s'enclorre relativement sur eux-mêmes, de se reproduire en transcendant quelque peu la mort individuelle, d'évoluer en élargissant ou en déplaçant leur aire vitale, de donner naissance à de nouvelles formes vivantes encore plus complexes dont les caractéristiques peuvent éventuellement leur permettre, précisément parce qu'elles se complexifient elles-mêmes – de dominer leur environnement, voire de lui échapper, de migrer ailleurs, de coloniser d'autres habitats (zoologie, botanique, écologie, en un mot, « *sciences de la vie et de la terre* »). Enfin et en attendant mieux ici ou ailleurs, de cette strate bio- et écologique de l'auto-organisation matérielle, fini(ssen)t par émerger – *navré pour ceux qu'horripilent les « grands récits » scientifiquement instruits..., mais qui n'en tolèrent pas moins fort complaisamment les Grands Récits... religieux et eschatologiques !* – une ou plusieurs espèces capable(s), par son (leur) aptitude à « produire ses (leurs) moyens d'existence », à transmettre par voie d'héritage et d'apprentissage outils et techniques, à les perfectionner sans cesse et du même coup, à *élargir sans trêve leur habitat à de nouveaux milieux successivement apprivoisés*. Par ex., à sortir de leur berceau africain originel pour peupler toute la Terre aux du Sahel îles d'Océanie à en passant par le Kamtchatka et la forêt amazonienne³⁰. Et peut-être même, le jour venu, à quitter la Terre-Mère en vue de terra-former et d'humaniser telle ou telle autre planète solaire ou extrasolaire encore inhabitée...

Complexification et marche vers l'émancipation

Bien entendu cette tendance universelle à la complexification croissante – que le grand chimiste Ilya Prigogine a notamment rapportée à l'existence et au fonctionnement de ce qu'il nomme les « structures dissipatives » - n'a rien de platement linéaire, non seulement parce qu'elle n'exclut nullement les effondrements et les culs-de-sac évolutifs, mais parce que loin de privilégier l'homme, elle autorise les développements les plus divergents et les plus « buissonnants », sans nécessairement privilégier tel ou tel horizon développemental. Il n'en reste pas moins que – comme nous l'avons montré dans notre texte récent intitulé *Fin des grands récits* : *vraiment ?*³¹ – elle permet fort logiquement, sans aucun « coup de pouce » providentiel, qu'émergent des êtres dont la double caractéristique est à la fois de se complexifier et, ce faisant, de se stabiliser, de s'individualiser relativement et de s'autonomiser de plus en plus fortement par rapport au milieu en jouant ou en pré-jouant, en quelque sorte, à l'intérieur d'eux-mêmes, par ex. par leurs réglages métaboliques intimes (et/ou, par leurs actes de conscience), les variations possibles de leur environnement. Soulignons encore une fois que cette tendance n'a rien de providentialiste et de finaliste : d'abord parce que ce n'est pas la finalité qui dirige le processus : celui-ci est régi par des tendances initialement aveugles, la finalité – notamment biologique - apparaissant plutôt dans l'après-coup, comme un produit de l'évolution et sous la forme d'une tendance renforcée des formations matérielles successives à se conserver elles-mêmes – tendance que Spinoza appelait le « conatus ». Notons ensuite que l'émergence et la stabilisation de ces formations successives n'a rien de miraculeux : il est on ne peut plus logique et rationnel que des formations organisées de manière à être plus stables que celles dont elles sont sorties se stabilisent et que leur évolution ultérieure – pas seulement biologique, mais astrophysique et

³⁰ *L'idéologie contemporaine se sert par ex. des travaux de Philippe Descola sur les peuples amazoniens pour nier l'historicité foncière de l'humanité.* Descola tend lui-même à faire de l'historicité des sociétés occidentales un cas particulier des modes d'existences anthropologiques possibles, et en ce sens, si subtils et intéressants que soient ses travaux, Descola n'a pas vraiment rompu avec le dogme central de l'Anthropologie structurale lévi-straussienne (P. Descola fut d'ailleurs le disciple de C. Lévi-Strauss). Cette négation de l'historicité repose pourtant sur un postulat anthropologique de nature antihistorique qui tient du cercle vicieux ou de la pétition de principe. Nous savons tous en effet que les habitants de l'Amazonie, et particulièrement les Jivaros chers à Descola qui vécut parmi eux, *ne sont pas véritablement des peuples autochtones, au sens large de ce mot*, puisque, sauf réfutation toujours possible, tous les habitants de l'Amérique précolombienne, Jivaros amazoniens inclus, sont arrivés d'Asie orientale en Amérique du Nord occidentale il y a seulement une douzaine de milliers d'années en passant, par vagues d'émigration et « longues marches » successives, en franchissant à pied le Détroit de Behring (lequel n'était pas encore recouvert par la mer). Il s'ensuit donc que les peuples forestiers amazoniens – que d'aucuns se représentent comme des « peuples premiers » et, implicitement, comme des autochtones ayant toujours vécu en symbiose avec la forêt -, sont en réalité d'*anciens nomades* dont les ancêtres lointains parcoururent les steppes glacées de la Sibérie orientale, traversèrent les forêts froides d'Alaska, sillonnèrent la Mésoamérique tropicale, avant de s'installer, *toute mémoire de leurs pérégrinations séculaires passée enfouie*, dans la jungle amazonienne à laquelle ils se sont remarquablement adaptés et dont ils se croient eux-mêmes, par mythes d'origine interposés, les purs produits locaux. Ce qui signifie que *ces peuples ont évidemment une histoire* si bien que le constat qu'elle leur est devenue partiellement ou totalement inaccessible, ne change rien au fait lui-même de leur historicité foncière... à moins que l'on ne prouve que, seuls en Amérique, ils sont véritablement les descendants d'une ethnie autonome : un peu dur à imaginer cependant, car s'ils sont là de toute éternité, ils appartiennent nécessairement à une autre espèce que *Sapiens*, ce qui n'est manifestement pas le cas, comme le prouve leur ADN des plus communs !

D'un point de vue épistémologique, ce raisonnement simple mais imparable reverse évidemment la perspective chère à Lévi-Strauss comme à Descola : *au lieu de se représenter l'historicité comme un cas particulier du vivre-humain, il faut plutôt concevoir la non-historicité comme... historiquement construite* ; c'est l'oubli de soi qu'il faut expliquer et pas seulement la mémoire, déformée ou pas, c'est la non-conscience historique qu'il faut « originer » et socio-génétiquement tracer, et pas seulement la « *construction du récit et du temps historique* », ce poncif épistémologique faussement « critique » que bichonne l'anthropologie et... l'histoire contemporaines. Que des sociétés, comme toutes récentes – comme toutes celles que nous connaissons ou que nous nous imaginons bien connaître – aient inventé, parfois tardivement, des modes de vie remarquablement stables et d'apparence transhistoriques, comme furent notamment les sociétés relevant du « mode de production tributaire », ce fait est hors de doute et il est lui-même, en un sens, un... progrès historique, tout étant relatif. Il ne saurait cependant en imposer à l'anthropologie générale qui travaille sur l'ensemble du phénomène humain, de la haute préhistoire à nos jours en s'efforçant d'englober, comme essayaient de le faire Marx et Engels avec les moyens de leur temps, par ex. dans *L'Origine de la famille, de la propriété et de l'Etat* (Engels), toutes les formes simultanées ou successives, qu'elles soient historiquement variables et/ou historiquement fixées, du vivre-ensemble humain. Concluons que *la non-historicité apparente ou réelle n'est sans doute pas moins historiquement et mentalement construite que ne l'est ce degré plus élevé de l'historicité qui, dans le cas des peuples dits historiques, s'accompagne d'une conscience plus ou moins juste et objective de leur histoire passée et de leur historicité présente...* Concluons aussi que, comme Marx nous en a avertis dans la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, le B.A.-BA du matérialisme historique et de la science sociale consiste à ne pas juger une société sur la conscience qu'elle a, ou qu'elle dit avoir, d'elle-même à travers ses mythologies, ces dernières fussent-elles historiques ou « ahistoriques »...

³¹ Lui aussi paru sur www.georges-gastaud.com.

astrochimique – permette à son tour l'apparition d'entités encore plus complexes et encore plus stables, donc encore plus indépendante de leur milieu initial. C'est du reste plutôt le processus inverse qui serait irrationnel et quasi surnaturel car il est évidemment plus probable que se maintiennent dans l'être des entités structurellement tournées vers l'autoconservation, la reproduction et l'évolution, que des entités vouées, à l'interne, à l'autodestruction et à l'apoptose systémique : bref, garde-toi, et l'être universel te gardera...

Soulignons pour finir que cette complexification interne croissante des entités formant l'univers se double d'une maîtrise croissante externe desdites entités sur leur monde environnant. Par ex., l'étoile « allumée » et individualisée par la condensation de gaz et par l'enclenchement de la fusion nucléaire centrale, cesse par là même de n'être qu'un pur fouillis d'atomes d'hydrogène se choquant au hasard ; elle commence par « vivre sa vie » d'astre singulier possédant sa dynamique de développement propre, son équilibre interne relativement permanent (équilibre des forces de gravitation condensant l'étoile et des forces centrales de fusion la portant à rayonner autour d'elle) et une « histoire » particulière dont les différentes phases sont désormais largement connues et répertoriées en fonction, notamment, de la taille initiale de l'astre. Par ex., les êtres biologiques – les vivants – se distinguent notamment par la mise en place d'un « métabolisme » qui, en reprenant en eux et par eux (*digestion*, « *respiration* », voire *reproduction sexuée*, etc.) les processus chimio-physiques, voire cosmiques extérieurs, *régulent* leur rapport à l'extérieur et partant, s'en rendent relativement autonomes. Pour ne prendre qu'un exemple, pensons à la manière dont la reproduction sexuée, et notamment les affrontements entre mâles qui scandent la période du rut et des chaleurs, présélectionnent les reproducteurs de nombre d'espèces mammifères ou aviaires données, jouant et anticipant ainsi, à l'intérieur des modes de vie spécifiques eux-mêmes et en amont des affrontements à venir des futurs jeunes avec leur milieu, les contraintes prévisibles émanant de l'environnement.

Quant à l'humain, non seulement il se rend peu à peu, par son travail, sa technique et sa culture, « *comme maître et possesseur de la nature* » (Descartes), mais il « joue » et anticipe à tout instant, en lui-même, dans ce qu'en première approximation on peut nommer la « vie intérieure » (Léontiev parlerait de « reflet psychique »), les processus du milieu extérieur de manière telle qu'il puisse s'en détacher relativement, se les figurer, les « nommer » et raisonner sur eux en lui et si je puis dire « à blanc », et de la sorte, les anticiper mentalement et à distance et, *in fine*, les dominer pratiquement. C'est déjà, observons-le au passage, de cette manière que les hommes de la Grotte Chauvet ou de Lascaux s'entraînaient déjà à dominer le monde extérieur, notamment les grands herbivores qu'ils étaient amenés à chasser, en les figurant sur les parois d'une caverne, c'est-à-dire déjà, en détachant leur forme, leur « image », leur silhouette, de leur matière charnelle de muscles, de corne et d'os : ainsi pouvaient-ils précisément prendre barre sur eux imaginativement, ou mieux, car il s'agissait bien là d'une activité préparatrice à l'action et non de songes creux et passivement vécus, *imaginativement*.

CONCLUSION

Mais comment ne pas voir alors que tout cela dessine comme une tendance objective à l'émergence, de moins en moins balbutiante, d'une *liberté* au moins possible si par liberté l'on entend, à l'instar d'Engels, l'aptitude croissante et historiquement constituée à dominer la nécessité extérieure en l'intériorisant par la science (théorie) et par la planification (pratique) ? Dès lors, le processus civilisationnel que Teilhard nommait « planétisation » de l'homme doit se concevoir simultanément comme une emprise pratique croissante sur le monde extérieur – humanisation du globe terrestre, puis, si possible d'autres mondes – et comme un enrichissement potentiel sans précédent de la vie intérieure – voire de la « spiritualité » - et de la connaissance humaines, que celle-ci passe par l'imagination artistique ou par l'émerveillable explication scientifique du réel : quoi de plus normal en somme, puisque la planétisation (et la trans-planétisation ?) de l'homme est par essence affranchissement des milieux terrestres particuliers, universalisation active de l'environnement humain, donc aussi de sa maîtrise mentale par la science, par la technique et par la réorganisation consciente de la société humaine connaissant et maîtrisant socialement son devenir historique lui-même : le *communisme*.

De ce point de vue, la terraformation de Mars illustre et prolonge directement la tendance éminemment progressiste de l'humanité – et avant elle, de toutes les formations matérielles successives et de plus en plus complexes qui nous ont précédés – à s'autonomiser, donc à s'affranchir – au moins dans le principe – du milieu terrestre en le réfléchissant dans sa représentation intérieure *et aussi* en le reproduisant physiquement et artificiellement dans un milieu extra-terrien, véritable laboratoire extra-terrien de notre maîtrise terrienne.

En ce sens, la terraformation de Mars nous ferait totalement sortir de la grandiose Caverne de Lascaux : maîtres de l'art rupestre, nos ancêtres maîtrisaient la nature matérielle en la reproduisant sous terre par l'imagination mentale et la figuration spatiale. Maîtres du voyage interplanétaire et de la terraformation extra-terrienne, mais aussi de la re-terraformation terrienne, nos descendants communistes et postcommunistes pourraient ainsi mieux maîtriser *en eux-mêmes* le reflet psychique global de la Terre – et de tout le devenir humain – en les reproduisant physiquement et *ailleurs* : comment ne pas voir là encore l'œuvre paradoxale de la *négation de la négation* ? Non sans arrière-pensées réactionnaires, le philosophe allemand Martin Heidegger assignait jadis à l'homme la mission « historique » de se faire « berger de l'être » au moyen d'une ontologie toute spéculative et mystique rejetant la technique, dénigrant la raison et suspectant la scientificité. La méditation sur la terraformation des mondes et sur la planétisation du terraformage pourrait bien au contraire, pourvu qu'elle s'assortisse d'une transformation révolutionnaire de la Cité terrestre, faire de notre espèce un moyen, si transitoire et si partiel fût-il, du devenir cosmique pour prendre conscience de soi et pour devenir, pour autant que ce fût possible à un étant

matériel, substance devenant sujet et se faisant, pas seulement en théorie mais en pratique et par la pratique elle-même, *libera causa sui*, cause libre de soi³².

LA PHILOSOPHIE N'A-T-ELLE QUE FAIRE DE L'ESPRIT DE SYSTEME ?



www.georges-gastaud.com

³² Superficiellement lue, cette phrase pourrait résonner d'une manière passablement théologique. Mais c'est l'inverse qui est vrai et il n'est pour s'en convaincre que de prendre conscience des trajectoires spirituelles respectivement parcourues par les deux plus grands savants catholiques du XXème siècle, l'Abbé belge Georges Lemaître et le jésuite français Pierre Teilhard de Chardin, l'un étant un immense physicien et cosmogoniste et le second un paléontologue d'envergure mondiale. Quand Lemaître eut montré, dans un prodigieux article sur l' « Atome primitif », que l'univers était nécessairement en expansion et qu'il portait en lui, par le seul jeu dialectique de l'attraction (gravité) et de la répulsion (expansion consécutive à ce qu'on appellerait ultérieurement le big-bang), le pape de l'époque tenta de récupérer cette théorie essentiellement matérialiste et évolutionniste (Lemaître était un grand lecteur de Lucrèce...) au profit du créationnisme catholique : ce que, fort loyalement, l'Abbé Lemaître – pourtant nommé entretemps président de l'Académie des savants catholiques – refusa catégoriquement. Quant à Teilhard de Chardin, après avoir été inlassablement persécuté par le Vatican et par l'Ordre des Jésuites sous prétexte qu'il validait l'évolutionnisme scientifique, il s'éloigna de plus en plus du créationnisme religieux, voire du catholicisme (dont une conception progressiste cohérente ne peut accepter l'idée de Chute et de péché originel) et il flirtait de plus en plus en vieillissant avec l'idée que si le mot « divinité » recouvre quelque chose de réel, ou du moins de possible, ce n'est pas l'idée d'un Père éternel précédant le monde et supervisant l'histoire, mais plutôt celle d'un processus de complexification croissante par lequel, via les espèces vivantes puis conscientes, l'univers d'abord brutalement aveugle, prend conscience de lui-même et se fait peu maître et possesseur de soi : bref, construit, ou du moins, permet de construire – ou, soyons encore plus prudent : n'interdit pas de construire -, si partiellement que ce soit, le cadre concret de la liberté.